



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DULCES ANTE OMNIA MUSAE



A P I D D O U

Scapitane Giovanni del. e Sculp. in Roma.

NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

NOUVELLE EDITION.

(2^e) ed

Revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

[par Fontenelle]



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere, au Mercure Galant.

M. DC. LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.



AU LECTEUR.



L'Impression de cette Seconde Partie des Dialogues des Morts, a esté retardée par diverses rencontres, dont le détail seroit fort indiférent au Public. J'ay suivy le dessein de la Premiere Partie, & mesme l'ordre des trois especes de Dialogues. Le premier Tome a esté si heureux, que quoy que je souhaite plus de mérite à celui-ci, pour me rendre digne de l'indulgence qu'on a eüe pour moy, je ne luy souhaite pas plus de bonheur. Il pourra en avoir beaucoup moins, & estre en-

ã ij

AU LECTEUR.

core traité assez favorablement. Je n'y ay rien négligé, ny pour le choix des Matieres, ny pour celuy des traits d'Histoire, ny pour celuy des Personnages, ny pour la diction. On m'avoit reproché qu'elle estoit négligée; j'ay tâché à me corriger de ce defaut, autant que me l'a pu permettre l'extrême naïveté dont le Dialogue doit estre. Quelques Personnes, mais peu, ce me semble, avoient dit que les assortimens des Personnages estoient quelquefois trop bizarres, celuy d'Auguste & d'Arétin, par exemple. J'avouë que je n'ay pas remedié à cela; mais je prie ceux qui ont fait cette Critique, de vouloir bien considérer, que souvent tout l'agrément d'un Dialogue, s'il y en a, consiste dans la bizarrerie de cet assortiment, qu'elle donne moyen d'offrir à l'esprit des rapports qu'il n'avoit peut-

AU LECTEUR.

estre pas apperçûs, & qui aboutissent toujours à quelque moralité; que j'ay Lucien pour modèle & pour garant, & qu'enfin tout le monde se rencontre dans les Champs Elisées. Ce n'est pas que je n'aye mis quelquefois ensemble des Personnages assez semblables, mais encore a-t-il falu faire naître entr'eux des oppositions; il faut toujours du contraste, comme disent les Peintres. J'ay prétendu garder les caractères, je ne sçay si je l'ay fait. Il y en a de certains qui ne sont point marquez dans l'Histoire par aucun trait considérable; j'ay usé de ceux-là selon le besoin que j'en ay eu, mais je me suis assujetty aux autres. A cela pres, que tous mes Morts sont un peu raisonneurs, & qu'ils sçavent des choses qu'ils n'ont pû apprendre que dans la conversation d'autres Morts.

AU LECTEUR.

je croy qu'on les peut reconnoistre pour ce qu'ils estoient pendant leur vie. S'ils ont changé de sentimens apres leur mort, on en est iustruit par eux-mesmes. Raphael d'Urbis qui estoit un grand Peintre, parle icy d'autre chose que de peinture; mais beaucoup d'habiles Gens m'ont assuré qu'ils en avoient encore conçu une plus grande idée que celle d'un grand Peintre, & qu'il n'y avoit rien de trop élevé, pour estre mis dans la bouche de Raphael d'Urbis. Le Public m'apprendra, ou excusera mes fautes mieux que personne.





TITRES ET SUJETS
des Dialogues contenus
dans ce Volume.

DIALOGUES
DE MORTS ANCIENS.

I.

HEROstrate , DEMETRIUS.
DE PHALERE.

Que les Passions sont nécessaires. p. 1

II.

CALLIRHÉ'E , PAULINE.

*Qu'on est trompé autant que l'on a
besoin de l'estre. 18*

III.

CANDAULE , GIGÉ'S.

*Sur la vanité , & sur l'indiscre-
tion. 34*

IV.

HELENE, FULVIE.

Sur les grands évenemens. 48

V.

PARMENISQUE

THEOCRITE DE CHIO.

*Que la raison est triste, & mesme
peut-estre inutile.* 59

VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

Sur la liberté, 78DIALOGUES
DE MORTS ANCIENS.
AVEC DES MODERNES.

I.

SENEQUE, MAROT.

*Si la sagesse qui vient de la raison,
est plus seûre que celle qui vient
du tempérament,* 91

I I.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.
*Sur la perfection où les Hommes as-
 pirent.* 108

III.

APICIUS, GALILÉE.
*Qu'il se peut trouver de nouvelles
 connoissances, & non pas de nou-
 veaux plaisirs.* 121

I V.

PLATON,
 MARGUERITE D'ÉCOSSE.
Si l'amour peut-estre spirituel. 136
 V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.
Sur les Préjugés, 155

V I.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.
*Que la gloire a plus de force que le
 devoir.* 175

DIALOGUES
DE MORTS MODERNES.

I.

SOLIMAN,
JULIETTE DE GONZAGUE.
Qu'il y a quelque chose dans la vanité qui peut estre bon. 195

I I.

PARACELSE, MOLIERE.
Sur la Comédie. 208

I I I.

MARIE STUART, DAVID
RICCIO.
Si l'on peut estre heureux par la raison. 227

I V.

LE 3^e FAUX DEMETRIUS,
DESCARTES.
Qu'on ne se dégoûtera point de cher.

*cher la verité, quoy que sans suc-
cés.* 239

V.

ANNE DE BOULEN,
LA DUCHESSE
DE VALENTINOIS.

Comment les grandes choses se font.

256

FERNAND CORTEZ,
MONTEZUME.

*Quelle est la différence des Peuples
barbares, & des Peuples polis.* 276



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville le 13. d'Aoust 1682. Signé, Par le Roy en son Conseil, DUGONO ; Il est permis à C. Blageart, Imprimeur. Libraire, d'imprimer, vendre & debiter, un Livre intitulé, **DIALOGUES DES MORTS**, pendant le temps de six années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : défenses sont faites à tous autres Imprimeurs & Libraires, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux Contrevenans d'amende arbitraire, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté par ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté
le 31. Aoust 1682.*

Signé ANGOT, Syndic.

Et ledit Sieur C. BLAGEART a fait part du present Privilege à THOMAS AMAULRY, Libraire de Lyon, suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois
à Lyon le 15. Septembre 1683.*

DIALOGUES

DE

MORTS ANCIENS.

4 DIALOGUES

il estoit assez aisé d'obtenir
du Peuple des Statuës.

HEROSTRATE.

Vous estiez bien content
de vous estre ainsi multiplié
vous-mesme trois cens soi-
xante fois, & de ne rencon-
trer que vous dans toute
une Ville ?

DEMETRIUS.

Je l'avouë ; mais hélas !
cette joye ne fut pas d'assez
longue durée. La face des
Affaires changea. Du jour
au lendemain, il ne resta pas
une seule de toutes mes Sta-
tuës. On les abatit, on les
brisa.

DES MORTS. 5

HEROSTRATE.

Voila un terrible revers ;
Et qui fut celuy qui fit cette
belle Expédition ?

DEMETRIUS.

Ce fut Demétrius-Poliorcete ,
Fils d'Antigonus.

HEROSTRATE.

Demétrius - Poliorcete !
J'aurois bien voulu estre en
sa place. Il y avoit beau-
coup de plaisir à abatre un
si grand nombre de Sta-
tuës faites pour un mesme
Homme.

DEMETRIUS.

Un pareil souhait n'est

A iij

6 DIALOGUES

digne que de celuy qui a brûlé le Temple d'Ephese. Vous conservez encore vôtre ancien caractère.

HEROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrasement du Temple d'Ephese ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit ; mais en verité , cela est pitoyable , on ne juge guère sagement des choses.

DEMETRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de

détester une si belle action, & de la Loy par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçast jamais le nom d'Herostate.

HEROSTATE.

Je n'ay pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette Loy ; car les Ephésiens furent de bonnes Gens , qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un Nom , c'estoit l'immortaliser. Mais leur Loy mesme , surquoy estoit - elle fondée ? J'avois une envie démesu-

A iiiij

8 DIALOGUES

rée de faire parler de moy,
& je brûlay leur Temple.
Ne devoient-ils pas se te-
nir bien-heureux, que mon
ambition ne leur coûtast
pas davantage? On ne les
en pouvoit quitter à meil-
leur marché. Un autre au-
roit peut-estre ruiné toute
leur Ville, & tout leur
Etat.

DEMETRIUS.

On diroit, à vous en-
tendre, que vous estiez en
droit de ne rien épargner,
pour faire parler de vous,
& que l'on doit compter

DES MORTS. 9

pour des graces , tous les maux que vous n'avez pas faits.

HEROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephese. Pourquoy l'avoit - on bâty avec tant d'art & tant de magnificence ! Le dessein de l'Architecte n'estoit - il pas de faire vivre son nom ?

DEMETRIUS.

Apparemment.

HEROSTRATE.

Hé bien , ce fut pour faire

10 DIALOGUES

vivre aussi mon nom que
je brûlay ce Temple.

DEMETRIUS.

Le beau raisonnement !
Vous est-il permis de ruiner
pour vostre gloire les Ou-
vrages d'un autre ?

HEROSTRATE.

Oüy. La vanité qui avoit
élevé ce Temple par les
mains d'un autre , l'a pû
ruiner par les miennes.
Elle a un droit légitime sur
tous les Ouvrages des
Hommes ; elle les a faits ,

& elle les peut détruire. Les plus grands Etats mesme n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante de la vanité. Un Roy, qui pour honorer les Funérailles d'un Cheval, feroit raser la Ville de Bucéphalie, luy feroit-il une injustice? Je ne le croy pas, car on ne songea à bâtir cette Ville, que pour assurer la mémoire de Bucéphale; &

12 DIALOGUES

par conséquent elle est affectée à l'honneur des Chevaux.

DEMETRIUS.

Selon vous, rien ne seroit en sûreté. Je ne sçay si les Hommes mesme y seroient.

HEROSTRATE.

La vanité se jouë de leurs vies ainsi que de tout le reste. Un Pere laisse le plus d'Enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine

le plus d'Hommes qu'il luy est possible.

DEMETRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le party des Destructeurs ; mais enfin si c'est un moyen d'établir sa gloire , que d'abatre les Monumens de la gloire d'autrui , du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celuy-là.

HEROSTRATE.

Je ne sçay s'il est moins noble que les autres ; mais

14 DIALOGUES

je sçay qu'il est necessaire
qu'il se trouve des Gens qui
le prennent.

DEMETRIUS.

Necessaire !

HEROSTRATE.

Assurément. La Terre res-
semble à de grandes Table-
tes , où chacun veut écrire
son nom. Quand ces Table-
tes sont pleines, il faut bien
effacer les noms qui y sont
déjà écrits , pour y en met-
tre de nouveaux. Que fe-
roit-ce , si tous les Monu-
mens des Anciens subsis-
toient ! Les Modernes

n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que vos trois cens soixante Statuës fussent longtems sur pied ? Ne voyez-vous pas bien que vostre gloire tenoit trop de place ?

DEMETRIUS.

Ce fut une plaisante vengeance que celle que Demétrius-Poliorcete exerça sur mes Statuës. Puis qu'elles estoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athènes , ne valoit-il pas autant les y laisser ?

HEROSTRATE.

Oüy ; mais avant qu'elles fussent élevées , ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce sont les Passions qui font , & qui défont tout. Si la raison dominoit sur la Terre , il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger , & qu'ils veulent du vent , au hazard d'avoir des tempestes. Les Passions sont chez les Hommes des vents qui

DES MORTS. 17

font necessaires, pour met-
tre tout en mouvement,
quoy qu'ils causent souvent
des orages.



B



DIALOGUE II,
CALLIRHÉE,
PAULINE.

PAULINE.

POur moy , je tiens qu'une Femme est en péril dès qu'elle est aimée avec ardeur. Dequoy un Amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins ? J'avois longtems résisté à Mundus , qui estoit un jeune Romain fort

bien fait ; mais enfin il remporta la victoire par un stratagème. J'estois fort devote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtresse de ce Dieu me vient dire de sa part qu'il estoit amoureux de moy , & qu'il me demandoit un rendez-vous dans son Temple. Maîtresse d'Anubis ! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquay pas au rendez-vous , j'y fus reçeuë avec beaucoup de marques de tendresse ; mais à vous dire la verité , cet

Anubis, c'estoit Mundus. Voyez si je pouvois m'en défendre. On dit bien que des Femmes se font rendues à des Dieux déguisez en Hommes, & quelquefois en Bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des Hommes déguisez en Dieux.

CALLIRHÉE.

En vérité, les Hommes sont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, & il m'est arrivé presque la mesme aventure qu'à vous. J'estois une

jeune Fille de la Troade ;
& sur le point de me marier , j'allay , selon la coutume du Pais , accompagnée d'un grand nombre de Personnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Apres que je luy eus fait mon compliment , voicy Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, & qui me prend au mot. Je me crûs fort honorée, & peut-estre n'y eut-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crust aussi. Tout le monde se tint dans un si-

22 DIALOGUES

lence respectueux ; mes Compagnes envioient secretement ma felicité , & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontray ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'estoit un Capitaine Athénien, qui avoit sa Flote sur cette Coste-là !

PAULINE.

Quoy? Vous l'aviez donc pris pour le vray Scamandre?

CALLIRHÉE.

Sans-doute.

PAULINE.

Et estoit-ce la mode en vostre País , que le Fleuve acceptast les offres que les Filles à marier luy venoient faire ?

CALLIRHÉE.

Non ; & peut-estre s'il eust eu coûtume de les accepter , on ne les luy eust pas faites. Il se contentoit des honnestetez qu'on avoit pour luy , & n'en abusoit pas.

24 DIALOGUES

PAULINE.

Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect.

CALLIRHÉE.

Pourquoy ? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu , ou qu'elles ne luy avoient fait que de fausses offres , auxquelles il n'avoit pas daigné répondre ? Les Femmes se flatent si aisément. Mais vous , qui ne voulez pas que j'aye esté
la

DES MORTS. 25
la Dupe du Scamandre,
vous l'avez bien esté d'A-
nubis.

PAULINE.

Non pas tout-à-fait. Je
me doutois un peu qu'A-
nubis pouvoit estre un sim-
ple Mortel.

CALLIRHÉE.

Et vous l'allastes trouver?
Cela n'est pas excusable.

PAULINE.

Que voulez-vous? J'en-
tendois dire à tous les Sa-
ges, que si l'on n'aidoit
soy-mesme à se tromper,

2. P.

C

26 DIALOGUES

on ne goûteroit guère de plaisirs.

CALLIRHÉE.

Bon ; aider à se tromper !
 Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agreables ; sont dans le fond si minces , qu'elles ne toucheroient pas beaucoup , si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour estre examinez à la rigueur , & on est tous les jours réduit à leur pas-

fer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est là ce que vos Sages ...

PAULINE.

C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse renduë difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'estoit pas un Dieu; mais je luy passay sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il falloit qu'il essayât un examen de nôtre raison?

C ij

CALLIRHÉE.

La mienne n'estoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eust consenty que j'aimasse; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un Homme sincere & fidelle, que d'un Dieu.

PAULINE.

De bonne-foy, c'est presque la mesme chose. J'eusse esté aussitost persuadée de la fidelité & de la constance de Mundus, que de sa Divinité.

CALLIRHÉE.

Ah ! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé , du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent ; mais on a vu souvent des Amans fidèles , qui n'ont point partagé leur cœur , & qui ont sacrifié tout à leurs Maîtresses.

PAULINE.

Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité , les soins , les empressemens ,

30 DIALOGUES

des sacrifices , une préférence entière , j'avouë qu'il se trouvera assez d'Amans fidelles ; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'oste du nombre de ces Amans , tous ceux dont la passion n'a pû estre assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-mesme , ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le temps , & contre les faveurs , & ils sont à-peu-pres en mesme quantité que les Dieux qui

DES MORTS. 31
ont aimé des Mortelles.

CALLIRHÉE.

Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité, même selon cette idée. Car qu'on aille dire à une Femme, qu'on est un Dieu, épris de son mérite, elle n'en croira rien; qu'on luy jure d'estre fidelle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'est qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAULINE.

Pour les exemples, je tiens la chose égale; mais

C iiii.

ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un Homme pour un Dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenüe par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant soit une Divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidelle, & on croit qu'il l'est.

CALLIRHÉE,

Vous vous moquez. Quoy, toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, si elles souhaitoient qu'ils le fussent?

PAULINE.

Je n'en doute presque pas. Si cette erreur estoit necessaire pour l'amour, la Nature auroit disposé nôtre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin ; il ne nous refuse rien dans cette matiere-là.





DIALOGUE III.

CANDAULE,
GIGES'S.

CANDAULE.

PLus j'y pense, & plus je trouve qu'il n'estoit point necessaire que vous me fissiez mourir.

GIGES'S.

Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautez cachées de la Reyne, elle m'envoya querir, me dit

qu'elle s'estoit apperçue que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa Chambre , & me fit , sur l'offense qu'avoit reçue sa pudeur , un tres-beau discours, dont la conclusion estoit , qu'il falloit me résoudre à mourir , ou à vous tuer , & à l'épouser en mesme temps ; car , à ce qu'elle prétendoit, il estoit de son honneur, ou que je possedasse ce que j'avois veu , ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir veu. J'entendis bien ce qu'il vou-

loit dire. L'outrage n'estoit pas si grand, que la Reyne n'eust bien pû le dissimuler, & son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eust voulu; mais franchement, elle estoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son Mary. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un party à prendre.

CANDAULE.

Je crains fort que vous

n'eussiez pris plus de goût pour elle , qu'elle n'avoit de dégoût pour moy. Ah ! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous , & de vous prendre pour un trop honneste Homme !

G I G E'S.

Reprochez-vous plutoſt d'avoir été ſi ſenſible au plaisir d'être le Mary d'une Femme bien faite, que vous ne puſtes vous en taire.

C A N D A U L E.

Je me reprocherois la

38 DIALOGUES

chose du monde la plus naturelle. On ne sçauroit cacher sa joye dans un extrême bonheur.

G I G E' s.

Cela seroit pardonnable, si c'estoit un bonheur d'Amant, mais le vostre estoit un bonheur de Mary. On peut estre indiscret pour une Maîtresse; mais pour une Femme! Et que croiroit-on du Mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fistes? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

C A N D A U L E.

Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse estre content d'un bonheur, qu'on possède sans témoins? Les plus Braves veulent estre regardez pour estre braves; & les Gens heureux veulent estre aussi regardez pour estre parfaitement heureux. Que sçay-je mesme s'ils ne se résoudroient pas à l'estre moins, pour le paroistre davantage? Il est toujourns sûr qu'on ne fait point de montre de

40 DIALOGUES

sa félicité, fans faire aux autres une eſpece d'infulte, dont on ſe ſent ſatisfait.

GIGÈ'S.

Il ſeroit fort aisé, ſelon vous, de ſe vanger de cette infulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuſer aux Gens ces regards, ou ſi vous voulez, ces ſentimens de jaloſie qui font partie de leur bonheur.

CANDAULE.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit eſté Roy de Perſe, qu'on le menoit

Captif, & chargé de chaînes, dans la Ville Capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute la Cour, estoit assis sur un Trône magnifique, & fort élevé; tout le Peuple remplissoit une grande Place, qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais Spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roy parut apres une longue marche de Prisonniers & de Dépouilles, il s'arresta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un

2. P.

D

42 DIALOGUES

air gay , *Sottise* , *sottise* , & toutes choses , *sottise*. Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe ; & je le conçois si bien , que je croy que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel , & du plus redoutable de mes Ennemis.

G I G E' S.

Vous n'eussiez donc plus aimé la Reyne , si je ne l'eusse pas trouvée belle , & si en la voyant , je me fusse écrié , *Sottise* , *sottise*.

CANDAULE.

J'avouë que ma vanité de Mary en eust esté blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flater sensiblement , & combien la discretion doit estre une vertu difficile.

G I G E ' s .

Ecoutez, tout Mort que je suis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtresse. La Na-

D ij

ture a si bien étably le commerce de l'amour , qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a point de cœur , à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur ; & elle n'a pas pris soin d'asfortir toujourn ensemble toutes les Personnes dignes d'estime ; cela est fort mêlé , & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou presque rien , en faveur de celui sur qui il tombe. Il me

DES MORTS. 45
semble que ces raisons-là
devroient faire des Amans
discrets.

C A N D A U L E.

Je vous déclare que les
Femmes ne voudroient
point d'une discretion de
cette espece , qui ne seroit
fondée que sur ce qu'on ne
se feroit pas un grand hon-
neur de leur amour.

G I G E ' S.

Ne suffit-il pas de s'en
faire un plaisir extrême ?
La tendresse profitera de
ce que j'osteray à la vanité.

CANDAULE.

Non. Elles n'accepteroient pas ce party.

CIGES.

Mais songez que l'honneur gâte tout en amour, dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des Femmes, qui est contraire aux intérêts des Amans ; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des Femmes. Voilà ce

que c'est que d'avoir mis
l'honneur d'une partie
dont il ne devoit point
estre.





DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je sçache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vray que vous conqûstes pour luy quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitastes vostre Mary Marc-Antoine à luy faire la guerre ?

FULVIE.

FULVIE.

Rien n'est plus vray ma chere Héleene ; car parmy nous autres Mortes , cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc - Antoine estoit fou de la Comédienne Cithéride , & j'eusse bien voulu me vanger de luy , en me faisant aimer d'Auguste ; mais Auguste estoit difficile en Maîtresses. Il ne me trouva ny assez jeune , ny assez belle ; & quoy que je luy fisse entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile , faute

2. P.

E

50 DIALOGUES

d'avoir quelques soins pour moy , il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous diray mesme , si vous voulez , des Vers qu'il fit sur ce sujet , & qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voicy.

*Parce qu' Antoine est charmé de
Glaphire ,*

C'est ainsi qu'il appelle
Cithéride.

*Fulvie à ses beaux yeux me veut
assujettir.*

*Antoine est infidelle. Hé bien donc?
est-ce à dire*

*Que des fautes d' Antoine on me
fera pâtir ?*

Qui? moy? que je serve Fulvie ?

DES MORTS. 51.

Suffit-il qu'elle en ait envie?

*A ce compte on verroit se retirer
vers moy*

Mille Epouses mal satisfaites.

*Aime-moy, me dit elle, ou com-
tons. Mais quoy?*

Elle est bien laid

Trompé LENE.

Nous avons donc causé
vous & moy, les deux plus
grandes guerres qui ayent
peut - estre jamais esté;
vous, celle d'Antoine &
d'Auguste; & moy, celle
de Troye.

F U L V I E.

Mais il y a cette différen-

E ij

52 DIALOGUES
ce, que vous avez causé la
guerre de Troye par vostre
beauté; & moy, celle d'Au-
guste & d'Antoine, par ma
pideur.

HELENE.
en rece

avez un autre aspect, vous
moy; c'est que ve sur
guerre est beaucoup plus
plaisante que la mienne.
Mon Mary se vange de
l'affront qu'on luy a fait en
m'aimant, ce qui est assez
naturel; & le vostre vous
vange de l'affront qu'on
vous a fait en ne vous ai-

mant pas , ce qui n'est pas trop ordinaire aux Marys.

F U L V I E.

Oüy ; mais Antoine ne sçavoit pas qu'il faisoit la guerre pour moy , & Ménelas sçavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est là un point qu'on ne luy sçauroit pardonner ; car au lieu que Ménelas fuivy de toute la Grèce , assiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris , n'est-il pas vray que si Pâris eust voulu absolu-

ment vous rendre, Ménelas eust dû soutenir dans Sparte un Siege de dix ans, pour ne vous pas recevoir? De bonne-foy, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns estoient fous, de vous redemander; & les autres l'estoient encore plus, de vous retenir. D'où vient que tant d'honnestes Gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune Homme qui ne sçavoit ce qu'il faisoit? Je ne pouvois m'empescher de rire, en

lisant cet endroit d'Homere; où apres neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel on vient tout fraichement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Anténor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble; à balancer; on devoit seulement se repentir de s'estre avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Paris témoigne que la proposition luy déplaißt; & Priam

qui , à ce que dit Homere ,
est égal aux Dieux , en sa-
gesse , embarrassé de voir
son Conseil qui se partage
sue une affaire si difficile ,
& ne sçachant quel party
prendre , ordonne que tout
le monde aille souper.

HELENE.

Du moins , la guerre de
Troye avoit cela de bon ,
qu'on en découvroit aisé-
ment tout le ridicule ; mais
la guerre civile d'Auguste
& d'Antoine , ne paroissoit
pas ce qu'elle estoit. Lors

qu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

F U L V I E.

Ainsi vont les choses parmy les Hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important,

58 . DIALOGUES
pour l'honneur des évènements les plus considérables,
que les causes en soient
cachées.





DIALOGUE V.
PARMENISQUE,
THEOCRITE
DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut-de-bon, vous ne pouviez plus rire après que vous eustes descendu dans l'Antre de Trophonius.

PARMENISQUE.

Non. J'estois d'un sérieux extraordinaire.

THEOCRITE.

Si j'eusse sçû que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu , j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ay que trop ry pendant ma vie , & mesme elle eust esté plus longue , si j'eusse moins ry. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le Lieu où nous sommes. Le Roy Antigonus estoit borgne. Je l'avois cruellement offensé ; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourveu que j'allasse me

DES MORTS. 61

présenter devant luy. On m'y conduisoit presque par force , & mes Amis me disoient pour m'encourager ; *Allez , ne craignez rien , vostre vie est en sûreté , dès que vous aurez paru aux yeux du Roy.* Ah ! leur répondis-je , *si je ne puis obtenir ma face sans paroître à ses yeux,* estoit ^{du.} disposé à me pardonner un crime , ne me pût pardonner cette ^{trouffante} rerie , & il m'en cousta la tête pour avoir raillé hors de propos.

62 DIALOGUES

P A R M E N I S Q U E.

Je ne sçay si je n'eusse point voulu avoir vostre talent de badiner, mesme à ce prix-là.

T H E O C R I T E.

Et moy, combien voudrois-je présentement avoir acheté vostre sérieux !

P A R M E N I S Q U E.

Ah ! vous n'y songez pas. Je pensay mourir du sérieux que vous souhaitez si fort. Rien ne me divertissoit plus ; je faisois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je

ne jouïssois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde ; ce ridicule estoit devenu triste pour moy. Enfin desespéré d'être si sage , j'allay à Delphes , & je priay instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus , au pouvoir Maternel. Je crûs que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retourne , mais ma Patrie ne pût vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre

mon party , comme dans une maladie incurable, lors que je fis par hazard un voyage à Délos. Là , je contemplay avec surprise la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ses Statuës. Il estoit par tout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grèce ; mais quand je vins à une Latone de bois, qui estoit tres-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une Vieille, je m'éclatay de rire, par la comparaison des Statuës du Fils à celle

de la Mere. Je ne puis vous exprimer assez combien je fus étonné , content , charmé d'avoir ry. J'entendis alors le vray sens de l'Oracle. Je ne présentay point d'offrandes à tous ces Apollons d'or , ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons , & tous mes vœux. Je luy fis je ne sçay combien de sacrifices. Je l'enfumay toute d'encens ; & si j'eusse esté en état de soutenir cette dépense , j'eusse élevé un Temple , *A Latone qui fait rire.*

a. P.

F

THEOCRITE.

Il me semble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, sans que ce fust aux dépens de sa Mere. Il ne se fust montré à vous que trop d'objets qui estoient propres à faire le même effet que Latone.

PARMENISQUE.

Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils sont faits pour estre ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant; mais

une Déesse qui se met à l'estre, l'est bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux estoit un mal qui ne pouvoit estre guéry par tous les remedes humains, & que j'estois réduit dans un état où j'avois besoin du secours mesme des Dieux.

THEOCRITE.

Cette joye & cette gayeté que vous enviez, est encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois esté atteint, & en

a extrêmement souffert.

P A R M E N I S Q U E.

Q uoy ? Il s'est trouvé tout un Peuple trop disposé à la gayeté, & à la joye ?

T H E O C R I T E.

Oüy, c'estoient les Tirinthiens.

P A R M E N I S Q U E.

Les heureuses Gens !

T H E O C R I T E.

Point-du-tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en desordre parmy eux. S'ils s'assembloient sur la place, tous

Leurs entretiens rouloient sur des folies , au lieu de rouler sur les Affaires publiques ; s'ils recevoient des Ambassadeurs , ils les tournoient en ridicules ; s'ils tenoient le Conseil de Ville , les avis des plus graves Sénateurs n'estoient que des bouffonneries ; enfin une parole , ou une action raisonnable , eust esté un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent incommodés de cet esprit de plaisanterie , du moins autant que vous l'aviez esté

de vostre tristesse, & ils allerent consulter l'Oracle de Delphes, aussi-bien que vous; mais pour une fin bien différente, c'est à dire pour luy demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient sacrifier un Taureau à Neptune sans rire, il feroit désormais en leur pouvoir d'estre plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-mesme; cependant pour la faire sérieusement, ils y

DES MORTS. 71

apportèrent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes Gens , mais seulement des Vieillards , & non pas encore toutes sortes de Vieillards , mais seulement ceux qui avoient ou des maladies , ou beaucoup de debtes , ou des Femmes bien incommodes. Quand toutes ces Personnes choisies furent sur le bord de la Mer , pour immoler la Victime, il fut besoin , malgré les Femmes , les debtes , les maladies , & l'âge , qu'ils

composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lèvres; mais par malheur il se trouva là un Enfant, qui s'y estoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, & il cria; *Quoy? craignez-vous que je n'avale vostre Taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire, le sacrifice fut troublé, & la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, apres que le Taureau leur eut manqué,
de

DES MORTS. 73

de ne pas songer à cet Antre de Trophonius , qui avoit la vertu de rendre les Gens si sérieux , & qui fit un effet si remarquable sur vous..

PARMENISQUE.

A la vérité , je descendis dans l'Antre de Trophonius ; mais l'Antre de Trophonius , qui m'attrista si fort , n'est pas ce qu'on pense.

THEOCRITE.

Et qu'est-ce donc ?

PARMENISQUE.

Ce sont les Réflexions.

2. P.

G

J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eust ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils estoient guéris de leur enjoûment.

THEOCRITE.

J'avouë que je ne sçay pas trop ce que c'est que les Réflexions, mais je ne puis concevoir pourquoy elles seroient chagrines. Ne sçau-roit-on avoir des veuës faibles, qui ne soient en mesme temps tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaye; & la raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

P A R M E N I S Q U E.

Apparemment l'intention de la Nature n'a pas esté que l'on pensast, car elle vend les pensées bien cher. Vous voulez faire des Réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde, je m'en vangeray par la tristesse qu'elles vous causeront.

T H E O C R I T E.

Mais vous ne me dites point pourquoy la Nature ne veut pas que l'on pense.

P A R M E N I S Q U E.

Elle a mis les Hommes

G ij

76. DIALOGUES

au monde pour y vivre ;
& vivre , c'est ne sçavoir
ce que l'on fait la plûpart
du temps. Quand nous dé-
couvrons le peu d'import-
tance de ce qui nous oc-
cupe , & de ce qui nous
touche , nous arrachons à
la Nature son secret ; on
devient sage , & on cesse
d'estre Homme ; on pense,
& on n'agit plus ; voila ce
que la Nature ne trouve
pas bon.

THEOCRITE.

Mais la Raison qui vous
fait penser mieux que les

autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

P A R M E N I S Q U E.

Vous dites vray. Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées ; il y en a une autre qui nous ramene en suite à tout par les actions ; mais à ce compte-là mesme , ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé ?





DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoy ? Se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidélitez à l'Empereur Marc - Aurele , à un Mary qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous, & qui estoit sans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain ?

FAUSTINE.

Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules César, qui estoit un Empereur si doux & si modéré?

BRUTUS.

Je voulois épouvanter tous les Usurpateurs, par l'exemple de César, que sa douceur & sa moderation n'avoient pu mettre en sûreté.

FAUSTINE.

Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les Marys, que personne n'osast songer à l'estre, apres l'exemple de

G iij

80 DIALOGUES

Marc-Aurele, dont la bonté avoit esté si mal payée ?

BRUTUS.

C'estoit un beau dessein ! Il faut qu'il soit des Marys, car qui gouverneroit les Femmes ? Mais Rome n'avoit point besoin d'estre gouvernée par César.

FAUSTINE.

Qui vous l'a dit ? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi déreglées, & des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribüe à la plûpart des Femmes ; elle ne pouvoit plus se passer de Maistre, mais elle ne se plai-

soit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes sont justement de mesme nature. On doit convenir aussi que les Hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'est déjà un grand article, mais ils voudroient l'exercer même en amour. Quand ils demandent qu'une Maîtresse, leur soit fidelle; fidelle, veut dire soumise. L'empire devroit estre également partagé entre l'Amant & la Maîtresse; cependant il passe toujours

82 DIALOGUES

de l'un ou de l'autre costé,
& presque toujourn du
costé de l'Amant.

B R U T U S.

Vous voila étrangement
revoltée contre tous les
Hommes.

F A U S T I N E.

Je suis Romaine, & j'ay
des sentimens Romains
sur la liberté.

B R U T U S.

Je vous assure qu'à ce
compte - là tout l'Univers
est plain de Romaines ;
mais avoüez que les Ro-
mains, tels que moy, sont
un peu plus rares.

FAUSTINE.

Tant-mieux, qu'ils soient si rares. Je ne croy pas qu'un honneste Homme voulust faire ce que vous avez fait , & assassiner son Bienfacteur.

BRUTUS.

Je ne croy pas non plus qu'il y eust d'honnestes Femmes qui voulussent imiter vostre conduite. Pour la mienne , vous ne sçauriez disconvenir qu'elle n'ait esté assez ferme. Il a falu du courage pour n'estre pas touché par l'amitié que César avoit pour moy.

84 DIALOGUES

FAUSTINE.

Croyez-vous donc que j'aye eu moins besoin d'avoir du courage , pour tenir bon contre la douceur , & la patience de Marc-Aurele ? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélitez que je luy faisois ; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'estre jaloux ; il m'ostoit absolument le plaisir de le pouvoir tromper. J'en estois souvent dans un tel desespoir , que je fusse volontiers devenuë Femme de bien. Cepen-

dant je me préservay toujours de cette foiblesse ; & apres ma mort mesme , Marc - Aurele ne m'a-t-il pas fait l'outrage de me bâtir des Temples , de me donner des Prêtres , d'instituer en mon honneur des Fêtes Faustiniennes ? Ah ! cela n'est pas pardonnable. M'avoir fait une Apotheose magnifique pour m'insulter ! M'avoir erigée en Déesse par mépris !

BRUTUS.

J'avouë que je ne connois plus les Femmes.

Voilà les plaintes les plus bizarres que j'aye jamais entenduës.

F A U S T I N E.

N'eussiez-vous pas mieux aimé estre obligé de conjurer contre Silla que contre César ? Silla eust excité vôtre indignation & vôtre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un Homme jaloux ; ce mesme César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable ; il vouloit avoir l'Em-

pire de la Terre tout entier, & la Femme toute entière; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec luy, & Pompée l'autre, il ne pût souffrir ny Pompée, ny Clodius. Que j'eusse esté heureuse avec César!

BRUTUS.

Mais vous vouliez tantost exterminer tous les Marys, & à présent vous préférez les plus mauvais.

FAUSTINE.

Je voudrois qu'il n'en fust point, afin que l'on

fust toujourns libre ; mais s'il faut qu'il en soit , je préfére les plus mauvais , afin que l'on reprenne sa liberté avec plus de plaisir.

BRUTUS.

Je croy que pour les Femmes qui vous ressemblent, le meilleur est qu'il soit des Marys. Le sentiment de la liberté est plus vif, plus il y entre de malignité.



DIALOGUES
DE
MORTS ANCIENS,
AVEC
DES MODERNES.

20110111
ANNALS OF THE
DEPARTMENT OF
AGRICULTURE



DIALOGUE I.
SENEQUE, MAROT.

SENEQUE.

Vous me comblez
de joye, en m'appre-
nant que les Stoi-
ciens subsistent encore, &
que dans ces derniers temps
vous avez fait profession de
cette Secte.

MAROT.

J'ay esté sans vanité Stoi-

H ij

cien plus que vous-mesme, ny que Chrisippe, ny que Zénon nostre Fondateur. Vous pouviez tous philosopher à vostre aise; vous, en particulier, vous ne manquiez pas de bien. Pour les autres, du moins on ne les envoyoit point en exil, & on ne les mettoit point en prison; mais moy, j'ay eu à soutenir & la pauvreté, & l'exil, & l'emprisonnement, & j'ay fait voir que toutes ces incommoditez s'arrestoient au corps, & ne pouvoient ar-

river jusqu'à l'ame du Sage.
Le chagrin a toujours eu
la honte de ne pouvoir en-
trer chez moy par tous les
chemins qu'il s'estoit faits.

S E N E Q U E.

Ah ! je suis ravy de vous
entendre parler. A vostre
langage seul ; je vous re-
connoitrois pour un grand
Stoïcien. Et n'estiez-vous
pas l'admiration de vostre
Siècle ?

M A R O T.

J'avouë que je l'estois.
Je ne me contentois pas
d'endurer mes maux avec-

beaucoup de constance, je leur insultois par des railleries que j'en faisoit. La fermeté eust fait assez d'honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gayeté.

SENEQUE.

O sagesse Stoïcienne, tu n'es donc pas une Chimere comme on se le persuade. Tu te trouves parmy les Hommes, & voicy un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez que je vous présente à Zénon, à nos autres Stoïciens, je veux

DES MORTS. 95
qu'ils voyent le fruit des
admirables leçons qu'ils
ont données au monde.

MAROT.

Vous m'obligerez beau-
coup, de me faire connoi-
tre à des Morts si illustres.

SÈNEQUE.

Comment vous nomme-
ray-je à eux ?

MAROT.

Clement Marot.

SÈNEQUE.

Marot ? Je connoy ce
nom-là. N'ay-je point oüy
parler de vous à plusieurs
Princes modernes qui sont
icy ?

96 DIALOGUES

MAROT.

Cela se peut.

SENEQUE.

N'avez - vous pas fait ;
pour les réjouir , beaucoup
de petits Poèmes qui ont
esté trouvez agreables.

MAROT.

Oüy.

SENEQUE.

Mais vous n'estiez donc
pas un Philosophe ?

MAROT.

Pourquoy non ?

SENEQUE.

Ce n'est pas l'occupation
d'un Stoïcien , que de faire
des

DES MORTS. 97
des Ouvrages de plaisanterie, & de songer à faire rire.

MAROT.

Oh ! je voy bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages mesme, si je voulois, & fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de sorte qu'ils en produisent.

2. P.

I.

Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par tout, & que les choses du monde ne sont pas faites pour estre traitées sérieusement ? J'apprens icy qu'on a mis en Vers burlesques la divine Eneide de vostre Virgile. J'en suis ravy , on ne sçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces Ouvrages de Perspective , où des Figures dispersées ça & la , vous forment , par

exemple, un César, si vous les regardez d'un certain point ; changez ce point de veüë, ces mesmes Figures vous forment un Gueux.

S E N E Q U E.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fussent faits pour mener les Gens à des réflexions, si profondes. On vous eust respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eust sçû combien vous estiez grand Philosophe ; mais il n'estoit pas facile de le de-

I ij

100 DIALOGUES

viner par les Pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

MAROT.

Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la prison, le manque de fortune, l'exil, ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'eussent-ils pas esté dignes d'un Stoïcien ?

SENEQUE.

Il n'y a pas de difficulté.

MAROT.

Et j'ay fait je-ne-sçay combien d'Ouvrages qui

prouvent que malgré l'exil, la prison, le manque de fortune, j'avois cette gayeté, cela ne vaut-il pas mieux ? Vos Traitez de Morale ne sont que des spéculations sur la Sagesse ; mais mes Vers en estoient une pratique continuelle dans les différens états où je me trouvois.

S E N E Q U E.

Je suis certain que vostre prétenduë sagesse n'estoit pas un effet de vostre raison, mais de vostre tempérament.

M A R O T.

Et c'est là la meilleure
espece de sagesse qui soit
au monde.

S E N E Q U E.

Bon. Ce sont de plaisans
Sages que ceux qui le sont
par tempérament. S'ils ne
sont pas fous, doit-on leur
en tenir compte? Le bon-
heur d'estre vertueux peut
quelquefois venir de la
Nature; mais le mérite de
l'estre ne peut jamais venir
que de la raison

M A R O T.

On ne fait communé-

ment guère de cas de ce que vous appelez un mérite ; car si un Homme a quelque vertu , & qu'on puisse démeler qu'elle ne luy soit pas naturelle , on ne la compte presque pour rien. Il semble pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins , elle en devroit estre plus estimée ; il n'importe , c'est un pur effet de la raison , on ne s'y fie pas.

S E N E Q U E .

On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempé-

I iiiij

rament de vos Sages. Ils le font selon qu'il plaist à leur sang. Il faudroit sçavoir comment le dedans de leur corps est disposé, pour sçavoir jusqu'où ira leur vertu. Ah ! ne vaut-il pas incomparablement mieux ne se laisser conduire qu'à la raison, & se rendre si indépendant de la Nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises ?

MAROT.

Ce seroit le meilleur, si cela estoit possible ; mais par malheur, la Nature

garde toujourns ses droits , elle a ses premiers mouvemens qu'on ne luy peut jamais oster ; souvent ils vont bien loin avant que la raison en soit avertie ; & quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du desordre. Encore c'est une grande question , que de sçavoir si elle le reparera. En verité , je ne m'étonne pas si l'on voit tant de Gens qui méprisent la raison.

SENEQUE.

Il n'appartient pourtant

qu'à elle de gouverner les Hommes, & de regler tout dans l'Univers.

MAROT.

Elle n'est guere en état de faire valoir son autorité. J'ay oüy dire que quelque cent ans apres vostre mort, un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui regnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les Loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refusa

tout net au Philosophe, & ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour luy donner le Gouvernement de cette petite Ville. Jugez par là combien la raison est décriée. Si elle estoit estimable le moins du monde, ce seroit aux Hommes à l'estimer, cependant les Hommes mesme ne l'estiment pas.





DIALOGUE I I.

ARTEMISE,
RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'est tout-à-fait
nouveau. Vous dites
qu'il y a un secret pour
changer tous les Métaux en
or, & que ce secret s'appel-
le la Pierre Philosophale, ou
le Grands Oeuvre ?

R. LULLE.

Oüy, & je l'ay cherché
longtemps.

ARTEMISE.

L'avez-vous trouvé?

R. LULLE.

Non ; mais tout le monde l'a crû , & on le croit encore. La verité est , que ce secret-là n'est qu'une Chimere.

ARTEMISE.

Pourquoy donc le cherchez-vous ?

R. LULLE.

Je n'en ay esté ~~de fabulé~~ qu'icy-bas.

ARTÉMISE.

C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

R. LULLE.

Je voy bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

ARTEMISE.

Moy ; je vous ressemblerois ? Moy , qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon Mary , qui luy élevay un superbe Monument, comment pourrois-je ressembler à un Homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les métaux en or ?

Oüy , oüy. Je sçay bien ce que je dis ; apres toutes les belles choses dont vous venez de vous vanter , la teste vous tourna ; & vous devinſtes folle d'un jeune Homme qui ne vous aimoit pas. Vous luy ſacrifiſtes ce Bâtiment magnifique , dont vous euſſiez pû tirer tant de gloire ; & les cendres de Mauſole que vous aviez avalées , ne furent pas une bonne recette contre une nouvelle paſſion.

112 DIALOGUES

ARTEMISE.

Je ne vous croyois pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie estoit assez inconnu , & je ne m'imaginois pas qu'il y eust bien des Gens qui le sçûssent.

R. LULLE.

Vous avouerez donc que nos destinées ont du rapport , en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas ; à vous , de croire que vous avez esté toujours fidelle aux Manes de vostre Mary ;

& à moy , de croire que j'estois venu à bout du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Je l'avouây tres-volontiers. Le Public est fait pour estre la Dupe de certaines choses ; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LULLE.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fust commun à tous deux ?

ARTEMISE.

Jusqu'à présent je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

2. P.

K

R. LULLE.

N'avons nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver ; vous, le secret d'estre fidelle à vostre Mary ; & moy , celuy de changer tous les Métaux en or ? Je croy qu'il en est de la fidelité conjugale , comme du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Il y a des Gens si mal prévenus des Femmes , qu'ils diront peut - estre que le Grand Oeuvre n'est pas assez impossible , pour entrer dans cette comparaison.

DES MORTS. 115

R. LULLE.

Oh ! je vous le garantis
aussi impossible qu'il faut.

ARTEMISE.

Mais d'où vient qu'on le
cherche, & que vous-mes-
me qui paroissez avoir esté
Homme de bon sens, vous
avez donné dans cette sottise?

R. LULLE

Il est vray qu'on ne peut
trouver la Pierre Philoso-
phale, mais il est à propos
qu'on la cherche. On trou-
ve en la cherchant, de fort
beaux secrets qu'on ne
cherchoit point.

K ij

116 DIALOGUES

ARTEMISE.

Il vaudroit mieux chercher ces secrets , qu'on peut trouver , sans songer à ce qu'on ne trouvera jamais.

R. LULLE.

Toutes les Sciences ont leur Chimere , apres quoy elles courent , sans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort solides. Si la Chimie a sa Pierre Philosophale , la Geométrie a sa Quadrature du Cercle , l'Astronomie ses longitudes , les

Mécaniques leur Mouvement perpetuel ; il est impossible de trouver tout cela , mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue. que vous n'entendez peut-estre pas bien, mais vous entendrez bien du moins que la Morale a aussi sa Chimere ; c'est le des-intéressement , l'amitié parfaite. On n'y parviendra jamais , mais il est bon qu'on y prétende. Du moins en y prétendant , on parvient à beaucoup d'autres vertus.

118 DIALOGUES

ARTEMISE.

Encore une fois , je ferois d'avis qu'on laissast là toutes les Chimeres , & qu'on ne s'attachast qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. LULLE.

Le croiriez-vous ? Il faut qu'en toutes choses les Hommes se proposent un point de perfection au dela mesme de leur portée. Ils ne se mettroient jamais en chemin , s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement ; ils ont

besoin d'envisager un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eust dit que la Chimie n'eust pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eust dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquez à l'égard de vostre Mary, n'estoit point naturelle ; vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole, par un Tombeau magnifique. On perdrait courage, si on n'estoit pas soutenu par des idées fausses.

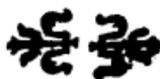
120 DIALOGUES.

ARTEMISE.

Il n'est donc pas inutile que les Hommes soient trompez ?

R. LULLE.

Comment , inutile ? Si par malheur la verité se montroit , tout seroit perdu ; mais il paroist bien qu'elle sçait de quelle importance il est , qu'elle se tienne toûjours cachée.



DIAL.



DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉ'E.

APICIUS.

AH ! que je suis fâché
de n'estre pas né dans
voſtre Siecle !

GALILÉ'E.

Il me ſemble que de l'hu-
meur dont vous eſtiez ,
vous ne choiſiſtes pas mal
le Siecle où vous vécuſtes.
Vous ne vouliez que man-
ger délicieusement , & vous

2. P.

L

vous trouvaſtes au monde, & dans Rome, juſtement lors que Rome eſtoit maî- treſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous coſtez les Oyiſeaux, & les Poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre ſembloit n'avoir eſté ſubju- guée par les Romains, que pour contribuer à leur bon- ne chere.

A P I C I U S.

Mais mon Siecle eſtoit ignorant; & s'il y euſt eu un Homme comme vous, j'eufſe eſté le chercher au

bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Sçavez-vous celuy que je fis pour une certaine sorte de Poisson, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce Poisson - là estoit bien plus gros en Afrique; aussitost j'équipe un Vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des Costes d'Afrique, voicy je-ne-sçay combien de Barques de Pescheurs, qui viennent au

devant de moy , car ils estoient déjà avertis de mon voyage , & m'apportent de ces Poissons qui en estoient le sujet. Je ne les trouvay pas plus gros que ceux de Minturne ; & dans le mesme moment, sans estre touché de la curiosité de voir un País que je n'avois jamais veu , sans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit se rafraîchir à terre , j'ordonnay aux Pilotes que l'on retournast en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse bien plus vo-

DES MORTS. 125
lontiers essuyé cette fati-
gue-là pour vous.

GALILÉE.

Je ne puis deviner quel
eust esté vostre dessein.
J'estois un pauvre Sçavant,
accoutumé à une vie fru-
gale, toujourn attaché aux
Etoiles, & fort peu habile
en Ragoufts.

APICIUS.

Mais vous avez inventé
les Lunetes de longue
veuë; apres vous, on a fait
pour les oreilles, ce que
vous aviez fait pour les
yeux, & j'entens dire qu'on

L iij

a inventé des Trompetes qui redoublent & grossissent la voix. Enfin vous avez perfectionné, & vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, & d'imaginer quelque Instrument qui augmentast le plaisir de manger.

GALILÉE.

Fort-bien ; comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

APICIUS.

Pourquoy l'a-t-il plustost que la veüe ?

GALILÉE.

La veuë est auffi tres-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

APICIUS.

Et qui font donc les mauvais yeux, auxquels vos Lunetes peuvent fervir.

GALILÉE.

Ce font les yeux des Philosophes. Ces Gens-là , à qui il importe de ſçavoir ſi le Soleil a des taches , ſi les Planetes tournent ſur leur

L iiij

centre , si le chemin de lait est composé de petites Etoiles , n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement , & aussi distinctement qu'il faudroit ; mais les autres Hommes , à qui tout cela est indifférent , ont la vue admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses , rien ne vous manque pour en jouir ; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont besoin de rien , & les Philosophes ont besoin de tout. L'Art

DES MORTS. 129.
n'a point de nouveaux Instrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera assez aux autres.

A P I C I U S.

Je consens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Instrumens pour mieux manger; mais je voudrois qu'il en donnast aux Philosophes, comme il leur donne des Lunetes pour mieux voir, & alors je les tien-drois bien payez des soins que la Philosophie leur

couste ; car enfin , à quoy fert-elle , si elle ne fait des découvertes , & qu'a-t-on affaire de découvertes , si elles ne sont sur le chapitre des plaisirs ?

GALILÉE.

Cette matiere-là est épuisée il y a longtemps.

APICIUS.

Mais la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles , pourquoy les sens n'en feront-ils pas aussi ? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

GALILÉE.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flater. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en plaindre; c'est qu'elle estoit naturellement tres-imparfaite.

APICIUS.

Et les Roys de Perse, qui propofoient de grandes récompenses à ceux qui inventeroient de nou-

veaux plaisirs , estoient-ils Fous ?

GALILÉE.

Oüy. Je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinez à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs ! Il eust falu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux besoins.

APICIUS.

Quoy ? chaque plaisir seroit fondé sur un besoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit

DE MORTS. 133
donc rien donné de bonne
grace ?

GALILÉE.

Ce n'est pas ma faute.
Mais vous, qui condamnez
mon avis ; vous avez plus
d'intérêt qu'un autre, qu'il
soit vray. S'il se trouvoit
des plaisirs nouveaux, vous
consoleriez - vous jamais
de n'avoir pas esté réservé
pour vivre dans les derniers
temps, où vous eussiez
profité des découvertes de
tous les Siecles ? Pour les
connoissances nouvelles,
je sçay que vous ne les en-

vierez pas à ceux qui les auront ?

A P I C I U S .

J'entre dans vostre sentiment , il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Je voy que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puis qu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir , & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaliser sur cela les Hommes de tous les Siecles ; mais les plaisirs sont de plus grand prix , il y auroit

DES MORTS. 135
eu trop d'injustice à souffrir
qu'un Siecle en pust avoir
plus qu'un autre , & le par-
tage en a esté égal.





DIALOGUE IV.

PLATON,
MARGUERITE
D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnez à mon secours,
divin Platon venez
prendre mon party, je vous
en conjure.

PLATON.

Dequoy s'agit-il?

M. D'ECOSSE.

Il s'agit d'un baiser que

je donnay à un sçavant
 Homme * fort laid, avec
 assez d'ardeur. J'ay beau
 dire encore à présent pour
 ma justification, ce que je
 dis alors, que j'avois voulu
 baiser cette bouche d'où
 estoient sorties tant de bel-
 les paroles; il y a là je ne
 sçay combien d'Ombres
 qui se moquent de moy,
 & qui me souûtiennent que
 de telles faveurs ne sont
 que pour les bouches qui
 sont belles, & non pour
 celles qui parlent bien, &

* *Alain Chartier.*

2. P.

M

que la science ne doit point estre payée en mesme monnoye que l'amour. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui est véritablement digne de causer des passions, les yeux ne le découvrent pas, & qu'on peut estre charmé du Beau, mesme au travers de l'enveloppe d'un Corps tres-laid dont il sera revestu.

PLATON.

Pourquoy voulez-vous que j'aïlle debiter ces choses - là ? Elles ne sont pas vrayes.

M. D'ECOSSE.

Vous les avez d'éja debitées mille & mille fois.

P L A T O N.

Oüy , mais c'estoit pendant ma vie. J'estois Philosophe , & je voulois parler d'amour ; il n'eust pas esté de la bienséance de mon caractere , que j'en eusse parlé comme les Auteurs des Fables * Milésiennes ; je couvrois ces matieres-là d'un galimatias philosophique , comme d'un nuage qui empeschoit que les yeux de tout le

* *Romans de ce temps-là.*

monde ne les reconnus-
sent pour ce qu'elles es-
toient.

M. D'ÉCOSSE.

Je ne croy pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des Chariots sur la dernière voûte des Cieux, où elles contemplent le Beau dans son essence, leurs chutes mal-

heureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre, par la faute d'un de leurs Chevaux qui est tres-mal-aisé à mener, le froissement de leurs aîles, leur sejour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage, qu'elles reconnoissent pour une copie de ce Beau qu'elles ont veu dans le Ciel, leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent à se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette

crainte, cette horreur, cette épouvante, dont elles sont frappées à la veüe de la Beauté qu'elles sçavent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'Objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

P L A T O N.

Je vous assure que tout cela bien entendu, & fidellement traduit, veut seulement dire que les belles Personnes sont propres à

inspirer bien des transports.

M. D'ÉCOSSE.

Mais selon vous , on ne s'arreste point à la beauté corporelle , qui ne fait que rappeler le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous avez dépeints , ne fussent causez que par de grands yeux, une petite bouche , & un teint frais ? Ah ! donnez-leur pour objets la beauté de l'Ame , si vous

voulez les justifier , & vous justifier vous-mesme de les avoir dépeints.

P L A T O N .

Voulez-vous que je vous dise la verité ? La beauté de l'Esprit donne de l'admiration ; celle de l'Ame donne de l'estime ; & celle du Corps , de l'amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquilles , il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D'ECOSSE.

Vous estes devenu libertin depuis vostre mort ; car

NON

non seulement pendant
vostre vie, vous parliez un
autre langage sur l'amour;
mais vous mettiez en pra-
tique les idées sublimes
que vous en aviez con-
çeuës. N'avez-vous pas
esté amoureux d'Arquéa-
nasse de Colophon, lors
qu'elle estoit vieille? Ne
fistes vous pas ces Vers
pour elle?

*L'aimable Arquéanasse a merité
ma foy.*

*Elle a des rides, mais je voy
Une Troupe d'Amours se joïer dans
ses rides.*

2. P.

N

*Vous qui pustes la voir, avant que
ses appas*

*Fussent du cours des ans reçeu ces
petits vuides ,*

Ah! que ne souffristes-vous pas ?

Assurément cette Troupe d'Amours qui se joüoient dans les rides d'Arquéanasse , c'estoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient veüe jeune , parce que sa beauté avoit fait des impressions trop sensibles sur eux , & vous aimiez en elle le mérite qui ne pou-

voit estre détruit par les années.

PLATON.

Je vous suis trop obligé, de ce que vous voulez bien interpréter si favorablement une petite Satyre que je fis contre Arquéanasse, qui croyoit me donner de l'amour, à l'âge qu'elle avoit. Mes passions n'estoient point si métaphisiques que vous pensez, & je puis vous le prouver, par d'autres Vers que j'ay faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la vaine

N ij

cerémonie que je fais faire à mon Socrate , lors qu'il va parler d'amour ; je me couvrirois le visage , & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile ; mais icy, ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voicy mes Vers.

*Lors qu'Agathis par un baiser de
flâme*

*Consent à me payer des maux que
j'ay sentis ,*

*Sur mes lèvres soudain je sens
venir mon ame ,*

Qui veut passer sur celles d'Agathis.

M. D'ÉCOSSE,

Est-ce Platon que j'entens?

P L A T O N.

Luy-mefme.

M. D' E C O S S E.

Quoy , Platon avec fes épaules quarrées , fa figure férieufe , & toute la Philofophie qu'il avoit dans la tefte , Platon a connu cette efpece de baifers ?

P L A T O N.

Oüy.

M. D' E C O S S E.

Mais fongez-vous bien que le baifer que je donnay à mon Sçavant , fut tout-à-fait philofophique, & que celuy que vous don-

N iij

150 DIALOGUES
nastes à vostre Maîtresse ,
ne le fut point du tout , que
je fis vostre personnage , &
que vous fistes le mien ?

P L A T O N .

J'en tombe d'accord ; les
Philosophes sont galans,
tandis que ceux qui se-
roient nez pour estre ga-
lans , s'amusent à estre Phi-
losophes. Nous laissons
courir apres les chimeres
de la philosophie les Gens
qui ne les connoissent pas,
& nous nous rabatons sur
ce qu'il y a de réel.

M. D'ECOSSE.

Je voy que je m'étois tres-mal adressée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Sçavant, si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut faire des passions par luy-mesme, & bien en prend aux Femmes. Elles se sauvent de ce costé-là, si elles ne sont pas belles.

N iij

Je ne sçay si l'esprit fait des passions je sçay seulement qu'il met le corps en état d'en faire sans le secours de la beauté , & luy donne l'agrément qui luy manquoit. Et ce qui en est une preuve , c'est qu'il faut que le corps soit de la partie , & fournisse toujours quelque chose du sien , c'est à dire , tout au moins de la jeunesse ; car s'il ne s'aide point du tout , l'esprit luy est absolument inutile.

M. D'ECOSSE.

Toujours de la matiere
dans l'amour !

P L A T O N.

Telle est sa nature. Donnez-luy , si vous voulez , l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerez rien ; vous allez estre toute étonnée qu'il va rentrer dans la matiere. Vous n'aimiez que l'esprit de vostre Sçavant ; mais pourquoy donc le baisastes - vous ? C'est que le corps est destiné à re-

154 DIALOGUES
cueillir le profit des pas-
sions , que l'esprit mesme
auroit inspirées.





DIALOGUE V.

STRATON,
RAPHAEL D'VRBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que
le conseil que je donnay
à mon Esclave, dust pro-
duire des effets si heureux.
Il me valut là-haut la vie,
& la Royauté tout en-
semble; & icy il m'attire
l'admiration de tous les
Sages.

R. D'VRBIN.

Et quel est-ce conseil ?

STRATON.

J'étois de Tyr. Tous les Esclaves de cette Ville se révolterent , & égorgerent leurs Maistres ; mais un Esclave que j'avois , eut assez d'humanité pour épargner mon sang , & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour Roy, celui d'entr'eux qui à un certain jour , apercevrait le premier le lever du Soleil. Ils s'assemblerent dans une

campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachez sur la Partie Orientale du Ciel , d'où le Soleil devoit sortir ; mon Esclave seul que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire , regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant en leur tournant le dos , il vit les premiers rayons du Soleil qui paroïssent sur le haut d'une Tour fort élevée , & ses Compagnons en estoient

encore à chercher vers l'Orient, le corps mesme du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit eüe; mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & aussi-tost je fus élu Roy, comme un Homme divin.

R. D'VRBIN.

Je voy bien que le conseil que vous donnastes à vostre Esclave, vous fut fort utile, mais je ne voy pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRATON.

Ah! tous les Philosophes

DES MORTS. 159
qui font icy , vous répon-
dront pour moy , que j'ap-
pris à mon Esclave , ce que
tous les Sages doivent pra-
tiquer ; que pour trouver
la verité il faut tourner le
dos à la multitude , & que
les opinions communes
font touûjours la regle des
opinions saines , pourveu
qu'on les prenne à contre-
sens.

R. D'URBIN.

Ces Philosophes-là , par-
lent bien en Philosophes.
C'est leur métier de médire
des opinions communes ,

& des Préjugez ; cependant il n'y a rien ny de plus commode , ny de plus utile.

STRATON.

A la maniere dont vous en parlez , on devine bien que vous ne vous estes pas mal trouvé de les suiivre.

R. D'VRBIN.

Je vous assure que si je me déclare pour les Préjugez , c'est sans intérêt ; car au contraire ; ils me donnerent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans

des Ruines , pour en retirer des Statuës , & comme j'étois bon Sculpteur , & bon Peintre , on m'avoit choisy pour juger si elles estoient antiques. Michel - Ange , qui estoit mon Concurrent , fit secrètement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il luy rompit un doigt apres l'avoir faite , & l'enfoüit dans un lieu , où il sçavoit qu'on devoit creuser. Dés qu'on l'eut trouvée , je la déclare antique. Michel-Ange soutint que c'estoit une Figure mo-

derne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque ; & à force d'estre contredit, je pouffay le Bacchus jusqu'au tems de Policlete, ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui estoit un raisonnement sans replique. On se moqua de ma préoccupation ; mais sans cette préoccupation qu'eussay-je fait ? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRATON.

Vous eussiez décidé selon
la raison.

R. D'VRBIN.

Et la raison décide t-elle ?
Je n'eusse jamais sceu en la
consultant , si la Statuë
estoit antique, ou non; j'eus-
se seulement sceu qu'elle
estoit tres-belle; mais le Pré-
jugé vient au secours, qui
me dit qu'une belle Statuë
doit estre antique ; voila
une décision , & je juge.

STRATON.

Il se pourroit bien faire
que la raison ne fourniroit

O ij

pas des principes incontestable , sur des matieres aussi peu importantes que celle-là ; mais sur tout ce qui regarde la conduite des Hommes , elle a des décisions tres-seûres ; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'VREIN.

Consultons-là sur quelque point , pour voir ce qu'elle établira. Demandons luy s'il faut qu'on pleure , ou qu'on rie , à la mort de ses Amis , & de ses Parens. D'un costé, vous

dira-t-elle, ils sont perdus pour vous ; pleurez. D'un autre costé , ils sont délivrez des miseres de la vie ; riez. Voila des réponses de la raison ; mais la coûtume du País nous détermine. Nous pleurons , si elle nous l'ordonne , & nous pleurons si bien , que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là , où nous en rions , & nous en rions si bien , que nous ne concevons pas qu'on puisse en pleurer.

166 DIALOGUES

S T R A T O N.

La raison n'est pas toujours si irrésoluë. Elle laisse à faire au Préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le fasse elle-mesme ; mais sur combien de choses tres-considérables , a-t-elle des idées nettes , d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins ?

R. D'V R B I N.

Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre ; ces idées nettes.

S T R A T O N.

Il n'importe. On ne doit

DES MORTS. 167
ajoûter qu'à elles une foy
entiere.

R. D'URBIN.

Cela ne se peut.

STRATON,

Il me semble que vous
décidez trop absolument.
Pourquoy cela ne se pour-
roit-il ?

R. D'URBIN.

Parce que la raison nous
propose un trop petit nom-
bre de maximes certai-
nes, & que nostre esprit
est fait pour en croire da-

vantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire, va au profit des Préjugez.

STRATON.

Et ne peut-on pas suspendre son jugement ? La raison s'arreste, quand elle ne sçait quel chemin prendre.

D'VRBIN.

Vous dites vray. La raison n'a point d'autre secret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un seul pas

Dés que le chemin se sépare en deux, elle demeure tout court; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sçait pas douter, on a besoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute est sans action, & il faut de l'action parmy les Hommes.

STRATON.

Aussi doit-on conserver
les Préjugez de la coûtume.
2. P. P

me , pour agir comme un autre Homme ; mais on doit se défaire des Préjugés de l'esprit , pour penser en Homme sage.

R. D'VRBIN.

Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux Réponses de ce Vieillard Samnite , à qui ceux de sa Nation envoyèrent demander ce qu'ils avoient à faire , quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs Enne-

mis mortels , & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le Vieillard répondit que l'on passast au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel , & les Samnites renvoyerent vers luy , pour luy en représenter les inconveniens. Il répondit que l'on donnast la vie à tous les Romains , sans conditions. On ne suivit ny l'un ny l'autre conseil , & on s'en trouva mal. Il en va de mesme des Préjugez.

P ij

Il faut les conserver tous ,
ou les exterminer tous ab-
solument. Autrement, ceux
dont vous vous estes défait,
vous font entrer en défian-
ce de toutes les opinions
qui vous restent. Le mal-
heur d'estre trompé sur
bien des choses , n'est pas
récompensé par le plaisir
de l'estre sans le sçavoir ; &
vous n'avez ny les lumieres
de la verité , ny l'agrément
de l'erreur.

STRATON.

S'il n'y a pas de moyen
d'éviter l'alternative que

DES MORTS. 173
vous proposez , on ne doit
pas balancer à prendre son
party. Il faut se défaire de
tous ses préjugez.

R. D'VRBIN.

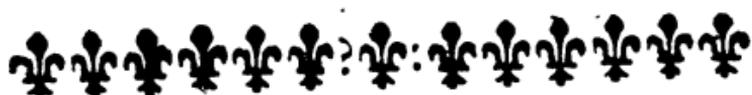
Mais la raison chassera
de nostre esprit toutes les
anciennes opinions , & n'en
mettra pas d'autres en la
place. La sagesse est une
espece de vuide. Et qui
peut le soutenir ? Non ,
non , avec aussi peu de
raison qu'en ont les Hom-
mes , il leur faut autant
de Préjugez qu'ils ont ac-

P iij

174 DIALOGUES

coutumé d'en avoir. Les
Préjugés sont le supplément
de la raison. Tout ce qui
manque d'un costé, on le
trouve de l'autre.





DIALOGUE VI.

LUCRECE,
BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

JE vous le répète ; puis
que vous avez de la peine à
me croire. L'Empereur
Charles V. eut avec
la Princesse que je vous ay
nommée , une Intrigue à
laquelle je fervis de pré-
texte ; mais la chose alla
plus loin. La Princesse me

P iiij

pria de vouloir bien aussi estre la Mere d'un petit Prince qui vint au jour , & j'y consentis pour luy faire plaisir. Vous voila bien étonnée ! N'avez-vous pas ouï dire que quelque mérite que l'on ait, il faut estre encore au dessus de ce mérite , par le peu d'estime qu'on en doit faire ; que les Gens d'esprit, par exemple , doivent estre en cette maniere au dessus de leur esprit mesme ? Pour moy , j'estois au dessus de ma vertu , j'en avois plus que

je ne me souciois d'en avoir.

LUCRECE.

Bon. Vous badinez , on ne peut jamais en avoir trop.

B. P L O M B E R G E.

Sérieusement , qui vous droit me renvoyer au monde , à condition que je serois une Personne accomplie ; je ne croy pas que j'acceptasse le party. Je sçay qu'estant si parfaite , je donnerois du chagrin à trop de Gens ; je demanderois toujours à avoir

quelque défaut , ou quelque foiblesse , pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

L U C R E C E .

C'est à dire qu'en faveur des Femmes qui n'avoient pas tant de vertu , vous aviez un peu adoucy la vostre.

B. P L O M B E R G E .

J'en avois adoucy les apparences , de peur qu'elles ne me regardassent comme leur Accusatrice auprès du Public , si elles m'eussent cruë beaucoup plus severe qu'elle

LUCRECE,

Elles vous estoient en verité fort obligées, & sur tout la Princesse, qui estoit assez heureuse d'avoir trouvé une Mere pour ses Enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un ?

B. P L O M B E R G E.

Non.

LUCRECE.

Je m'étonne qu'elle ne profitast davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarasiez point du tout de la réputation.

B. P L O M B E R G E.

Je vais vous surprendre. Sçachez que l'indifférence que j'ay euë pour la réputation , m'a réüffy. Je ne comprends point quelle est la force des véritez ; mais on a démêlé à la fin que le Prince qui passoit pour mon Fils, ne l'estoit point ; on m'a rendu plus de justice que je n'en demandois , & il semble qu'on m'ait voulu récompenser par là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu , & de ce que j'avois

généreusement dispensé le Public de l'estime qu'il me devoit.

LUCRECE.

Voilà une belle espece de générosité ; il ne faut point là-dessus faire de grace au Public.

B. PLOMBERGE.

Vous le croyez ! Il est bien bizarre, il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent luy imposer d'une maniere trop impérieuse, la nécessité de les estimer. Vous devriez sçavoir cela mieux

que personne. Il y a eu des Gens qui ont esté en quelque sorte blesez de vostre trop d'ardeur pour la gloire ; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de vostre mort, qu'elle le méritoit.

LUCRECE.

Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque ?

B. PLOMBERGE.

Que sçay-je ? Ils ont dit que vous vous estiez tuée un peu tard ; que vostre

mort en eust valu mille fois d'avantage , si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin ; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légère, sans bien sçavoir pourquoy. Enfin il paroist qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret ; & à moy , on me l'a renduë avec plaisir ; peut-estre a-cé esté parce que vous couriez trop apres la gloire ; & que moy , je la laissois venir , sans souhaiter mesme qu'elle vinst.

LUCRÈCE.

Ajoutez que vous faisiez tout ce qui vous estoit possible, pour l'empescher de venir.

B. PLOMBERGE.

Mais n'est-ce rien, que d'estre modeste? Je l'estois assez pour vouloir bien que ma vertu fust inconnüe. Vous au contraire, vous mistes toute la vostre en étalage & en pompe. Vous ne voulustes mesme vous tuer que dans vostre Famille assemblée. La vertu n'est-elle pas contente

DES MORTS. 185
du témoignage qu'elle se
rend à elle-même ? N'est-il
pas d'une grande ame de
mépriser cette chimère de
gloire ?

LUCRECE.

Il s'en faut bien garder.
Ce seroit une sagesse trop
dangereuse. Cette chime-
re-là est ce qu'il y a de
plus puissant au monde.
Elle est l'ame de tout, on
la préfere à tout, & voyez
comme elle peuple les
Champs Elisées ; la gloire
nous amene icy plus de
Gens que la fièvre. Je suis

2. P.

Q

186 DIALOGUES
du nombre de ceux qu'elle
y a amenez , j'en puis par-
ler.

B. P L O M B E R G E.

Vous estes donc bien
pris pour Dupes , vous au-
tres qui estes morts de
cette maladie-là ; car du
moment que vous estes
icy-bas , toute la gloire
imaginable ne vous fait
aucun bien.

L U C R E C E.

C'est-là un des secrets du
Lieu où nous sommes ; il
ne faut pas que les Vivans
le sçachent.

DES MORTS. 167

B. P L O M B E R G E.

Ils sont bien à plaindre,
de ne se figurer pas que
nous soyons insensibles au
point que nous le sommes.
S'ils le sçavoient , ils ne
compteroient pas sur une
immortalité qui ne les re-
garde point.

L U C R E C E.

Qu'importe ; Tandis qu'ils
sont vivans, ils sentent tou-
jours par avance le plaisir
de croire qu'elle les re-
garde.

B. P L O M B E R G E.

Ouy ; mais ce qu'ils sen-

Q ij

188 DIALOGUES

tent de ce plaisir - là par avance , est tout ce qu'ils en sentiront jamais. Il vaudroit mieux qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe.

LUCRECE.

On ne feroit plus d'actions héroïques,

B. PLOMBERGE.

Pourquoy ? On les feroit par la veuë de son devoir. C'est une veuë bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

LUCRECE.

Et c'est justement ce qui

la rend trop foible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination , & elle est bien plus forte. La raison elle - mesme n'approuveroit pas que les Hommes ne se conduisissent que par elle ; elle sçait trop que le secours de l'imagination luy est nécessaire. Lors que Curtius estoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie , & de sauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'estoit ouvert au milieu de Rome ; si on luy eust dit , *il est de vostre*

de voir de vous jeter dans cet abîme, mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de votre action ; de bonney, je crains bien que Curtius n'eust fait retourner son Cheval en arriere. Pour moy, je ne répons point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoy me tuer ? J'eusse crû que mon devoir n'estoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout-au-plus, j'eusse crû le satisfaire par des larmes ; mais pour se

DES MORTS. 191

faire un grand nom , il fa-
loit se percer le sein , & je
me le perçay.

B. P L O M B E R G E .

Vous diray - ie ce que
j'en pense ? J'aimerois au-
tant qu'on ne fist point
ces grandes actions , que
de les faire par un principe
aussi faux que celuy de la
gloire.

L U C R E C E .

Vous allez un peu trop
viste. Au fond , tous les
devoirs se trouvent rem-
plis , quoy qu'on ne les
remplisse pas par la veuë

JARI

192 DIALOGUES

du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent estre faites par les Hommes , se trouvent faites ; enfin l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers , va toujourns son train ; tout ce qu'il y a à dire , c'est que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de nostre raison , elle l'obtient de nostre folie.



DIAL.

DIALOGUES

D E

MORTS MODERNES.



DIALOGUE I.

SOLIMAN,
 JULIETTE DE
 GONZAGUE.

SOLIMAN.



H ! pourquoy est-
 ce icy la premiere
 fois que je vous
 voy ? Pourquoy ay-je per-
 du toute la peine que je
 pris pendant ma vie à vous
 faire chercher ? J'eusse eu
 dans mon Serrail la plus

R ij

196 DIALOGUES
belle Personne de l'Italie ;
& à présent je ne voy qu'
une Ombre qui n'a point
de traits , & qui ressemble
à toutes les autres.

JULIETTE.

Je ne puis trop vous re-
mercier de l'amour que
vous conçustes pour moy ,
sur la réputation que j'a-
vois d'estre belle. Cela
mesme redoubla beaucoup
cette réputation , & je vous
doy les plus agreables mo-
mens que j'aye passez. Sur
tout , je me souviendray
toujours avec plaisir de la

nuit, où le Pyrate Barbe-
 rousse, à qui vous aviez
 donné ordre de m'enlever,
 pensa me surprendre dans
 Cayette, & m'obligea à
 sortir de la Ville dans un
 desordre, & avec une pré-
 cipitation extrême.

S O L I M A N.

Par quelle raison preniez-
 vous la fuite, si vous estiez
 bien-aïse qu'on vous cher-
 chast de ma part ?

J U L I E T T E.

J'estois ravie qu'on me
 cherchast, & plus encore
 qu'on ne me pust attraper

R iij

Rien ne me flatoit plus que de penser que je manquerois au bonheur de l'heureux Soliman , & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail , dans un Lieu si rempli de belles Personnes ; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agreable que pour celles qui y sont souhaitées , & non pas pour celles qu'on y enferme.

S O L I M A N .

Je voy bien ce qui vous faisoit peur ; ce grand nombre de Rivaies ne vous eust

point accommodée. Peut-être aussi craigniez-vous que parmy tant de Femmes aimables, il n'y en eust beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail.

JULIETTE.

Vous me donnez-là de jolis sentimens.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que le Serrail avoit donc de si terrible ?

JULIETTE.

J'y eusse esté blessée au dernier point, de la vanité

R. iiij

de vous autres Sultans , qui pour faire montre de vostre grandeur , y enfermez je-ne-sçay combien de belles Personnes , dont la plûpart vous sont inutiles , & ne laissent pas d'estre perduës pour le reste de la terre. Vous les réduisez à avoir pour vous une fidélité forcée , qui ne vous sert de rien ; & la fidélité , mesme celle qui pourroit estre volontaire , paroist estre contre l'ordre de la Nature. Elle n'a pas voulu que le procedé des Femmes fust

droit , par la mesme raison qu'elle n'a pas voulu que le cours des Rivieres le fust.

S O L I M A N.

Et pourquoy le cours des Rivieres n'est-il pas doit ?

J U L I E T T E.

C'est que s'il l'estoit , trop peu de Pais en profiteroient. Jugez par là quelle injustice vous commettez dans le Serrail , par la fole vanité de n'estre jamais trahis , soit que vous aimiez , ou que vous n'ai-

miez pas. De plus , qui pourroit souffrir l'orgueil d'un Sultan , dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables , & qui ne souûpire que sur le ton d'une autorité absoluë? Non , je n'estois point propre pour le Serrail ; il n'estoit point besoin que vous me fissiez chercher , je n'eusse jamais fait vostre bonheur.

S O L I M A N .

Comment en estes-vous si sûre?

JULIETTE.

C'est que je sçay que vous n'eussiez pas fait le mien.

SOLIMAN.

Je n'entens pas bien la conséquence. Qu'importe que j'eusse fait vostre bonheur, ou non ?

JULIETTE.

Quoy ? vous concevez qu'on puisse estre heureux en amour , par une Personne que l'on ne rend pas heureuse ; qu'il y ait des plaisirs , pour ainsi dire , solitaires , & qui n'ayent

pas besoin de se communiquer, & qu'on en jouïsse quand on ne les donne pas ? Ah ! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

S O L I M A N .

Je suis Turc, & il me seroit pardonnable de n'avoir par toute la délicatesse possible. Cependant il me semble que je n'ay pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité ?

J U L I E T T E .

Oüy.

Et n'est-ce pas un mau-
vement de vanité, que de
vouloir faire le bonheur
des autres ? N'est-ce pas
une fierté insupportable, de
ne consentir que vous me
rendiez heureux, qu'à con-
dition que je vous rendray
heureuse aussi ? Vn Sultan
est plus modeste, il reçoit
du plaisir de beaucoup de
Femmes tres-aimables, à
qui il ne se pique point
d'en donner. Ne riez point
de ce raisonnement, il est
plus solide qu'il ne vous

paroist. Songez-y, étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cete délicatesse que vous estimez tant, n'est qu'une espece de rétribution orgueilleuse; on ne veut rien devoir.

JULIETTE.

Hé-bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

SOLIMAN.

Vous la blâmiez tant tout à l'heure ?

JULIETTE.

Oüy, celle dont je parlois, mais j'approuve fort

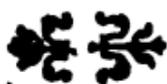
celle-cy. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez de l'Homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il seroit dangereux de le guérir de ses defauts ?

S O L I M A N.

Mais on ne sçait à quoy s'en tenir. Que faut-il penser de la vanité ?

J U L I E T T E.

A un certain point, c'est vice ; un peu en deça , c'est vertu.





DIALOGUE II.

PARACELSE.

MOLIERE.

MOLIERE.

N'y eust-il que vostre nom , je serois charmé de vous. Paracelse? On croiroit que vous seriez quelque Grec , ou quelque Latin , & on ne s'aviseroit jamais de penser que Paracelse estoit un Philosophe Suisse.

PARACELSE.

J'ay rendu ce nom aussi illustre , qu'il est beau. Mes Ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la Nature , & surtout à ceux qui s'élevent jusqu'à la connoissance des Génies , & des Habitans Élémentaires.

M O L I E R E .

Je conçois aïement que ce sont-là les vraies Sciences. Connoître les Hommes que l'on voit tous les jours , ce n'est rien , il n'y

2. P.

S

210 DIALOGUES

a personne qui ne le pult faire ; mais connoistre les Gênes que l'on ne voit point , c'est toute autre chose.

PARACELSE.

Sans-doute. J'ay enseigné fort exactement quelle est leur nature ; quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

MOLIERE.

Que vous estiez heureux d'avoir toutes ces lumieres ! Car à plus forte raison vous

ſçaviez parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Perſonnes n'ont pû ſeulement aller juſque-là

PARACELSE.

Oh ! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

MOLIERE.

Je le croy. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarraſſaſt ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps ?

S ij

PARACELSE.

Franchement , il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultez sur ces matieres ; mais enfin on en sçait autant que la Philosophie en peut apprendre.

M O L I E R E .

Et vous n'en sçaviez pas davantage ?

P A R A C E L S E .

Non. N'est-ce pas bien assez ?

M O L I E R E .

Assez ? Ce n'est rien du tout. Et vous sauriez ainsi

DES MORTS. 213
par dessus les Hommes que
vous ne connoissiez pas,
pour aller aux Génies?

PARACELSE.

Les Génies ont quelque
chose qui pique bien plus
la curiosité naturelle.

MOLIERE.

Oüy ; mais il n'est par-
donnable de songer à eux,
qu'après qu'on n'a plus
rien à connoître dans les
Hommes. On diroit que
l'esprit humain a tout épui-
sé, quand on voit qu'il se
forme des objets de scien-
ces, qui n'ont peut-estre

aucune réalité , & dont il s'embarasse à plaisir ; cependant il est sûr que des objets tres-réels luy donneroient , s'il vouloit , assez d'occupation.

PARACELSE.

L'esprit néglige naturellement les Sciences trop simples , & court apres celles qui sont misterieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

MOLIERE.

Tant-pis pout l'esprit ; ce que vous dites est tout-à-

fait à sa honte. La vérité se présente à luy ; mais parce qu'elle est simple , il ne la reconnoist point , & il prend des misteres ridicules pour elle , seulement parce que ce sont des misteres. Je suis persuadé que si la plûpart des Gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il est ; comme ils n'y remarqueroient ny vertus des nombres , ny proprieté des Planetes , ny fatalitez attachées à de certains temps , ou à de certaine révolutions , ils

ne pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable ; *Quoy , n'est-ce que cela ?*

PARACELSE.

Vous traitez de ridicules des misteres où vous n'avez sceu pénétrer, & qui en effet sont réservés aux grands Hommes.

MOLIERE.

J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces misteres-là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde

monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant vostre vie?

MOLIERE.

Vn métier bien différent du vostre. Vous avez étudié les vertus des Génies; & moy, j'ay étudié les sottises des Hommes.

PARACELSE.

Voila une belle étude. Ne sçait-on pas bien que les Hommes sont sujets à

2. P.

T

faire assez de sottises ?

M O L I E R E.

On le sçait en gros , & confusément ; mais il en faut venir aux détails , & alors on est surpris sur l'étenduë de cette science.

P A R A C E L S E.

Et à la fin quel usage en faisiez-vous ?

M O L I E R E.

J'assemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois ; & là , je leur faisois voir qu'ils estoient tous des fots.

PARACELSE.

Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille verité.

MOLIERE.

Non. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises , sans employer de grand tour d'éloquence, ny des raisonnemens bien méditez. Ce qu'ils font est si ridicule , qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux , & aussi-tôt vous les voyez qui crévent de rire.

PARACELSE.

Je vous entens , vous

T ij

estiez Comédien. Pour moy, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente, & que ne rit-on des mœurs mêmes ?

M O L I E R E.

Pour rire des choses du monde, il faut en quelque sorte en estre dehors ; & la Comédie vous en tire. Elle vous donne tous en Spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

P A R A C E L S E.

Mais on rentre aussi-tost

dans ce tout , dont on s'estoit moqué , & òn recommence à en faire partie?

M O L I E R E .

N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant , je fis icy une Fable sur ce sujet. Un jeune Oison voloit , avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de son espece dans cette action , & pendant ce vol d'un moment , qui l'élevoit à un pié de terre , il insultoit au reste de la basse-court. *Ab ! malheureux Animaux ;* disoit-il , *que je voy*

T iij

au dessous de moy, & qui ne sçavez-pas fendre ainsi les airs!
 Mais en mesme temps l'Oison retomba.

PARACELSE.

A quoy donc servent les réflexions que la Comédie fait faire, puis qu'elles ressemblent au vol de cet Oison, & qu'au mesme instant on retombe dans les sottises communes?

MOLIERE.

C'est beaucoup que de s'estre moqué de soy; la Nature nous y a donné

une merveilleuse facilité, pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur & avec empressement, une autre partie s'en moque; & s'il en estoit besoin même, on trouveroit encore une troisième partie qui se moqueroit des deux premières ensemble. Ne semble-t-il pas que l'Homme soit fait de piéces rapportées?

T iij

PARACELSE.

Je ne voy pas qu'il y ait matiere sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légers réflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées, ne méritent pas une grande estime ; mais quels efforts de méditation sont nécessaires pour traiter des sujets plus relevez.

M O L I E R E.

Vous revenez à vos Génies, & moy je ne connois que mes Sots. Cependant, quoy je n'aye jamais

travaillé que sur ces sujets, si exposez aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos sublimes Ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode ; les productions de l'esprit ne sont pas au dessus de la destinée des Habits. J'ay veu je ne sçay - combien de Livres, & de genres d'écrire, enterrez avec leurs Autheurs, ainsi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts, les choses qui

leur ont esté les plus précieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent estre les révolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela, je garantis la durée de mes Pieces. J'en sçay bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.





DIALOGUE III.

MARIE STUART,
DAVID RICCIO

D. RICCIO.

N On , je ne me conso-
leray jamais de ma
mort.

M. STUART.

Il me semble cependant
qu'elle fut assez belle pour
un Musicien. Il falut que
les principaux Seigneurs
de la Cour d'Ecosse, & le

Roy mon Mary luy-mesme , conspirassent contre toy , & l'on n'a jamais pris plus de mesures , ny fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. R I C C I O.

Une mort si magnifique n'estoit point faite pour un miserable Jouëur de Lut , que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecoſſe. Il eust mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours dans vostre Musique , que de m'élever à un rang de Mi-

nistre d'Etat , qui a sans-doute abregé ma vie.

M. STUART.

Je n'eusse jamais crû te trouver si peu sensible aux graces que je t'ay faites. Estoit-ce une légère distinction , que de te recevoir tous les jours seul à ma table ? Croy-moy , Riccio , une faveur de cette nature, ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. RICCIO.

Elle ne me fit point d'autre tort , sinon qu'il falut mourir , pour l'avoir reçeuë

trop souvent. Helas ! je dînois teste à teste avec vous comme à l'ordinaire, lors que je vis entrer le Roy , accompagné de ce Gentilhomme , qui avoit esté choisi pour estre un de mes Meurtriers , parce que c'estoit naturellement le plus affreux Ecoissois qui eust jamais esté , & qu'une longue fièvre-quarte dont il relevoit , avoit encore beaucoup aidé à le rendre plus effroyable. Je ne sçay s'il me porta quelques coups ; mais autant qu'il

m'en souvient , je mourus de la seule frayeur qu'il me fit.

M. STUART.

J'ay rendu tant d'honneur à ta mémoire , que je t'ay fait mettre dans le Tombeau des Roys d'Ecosse.

D. RICCIO.

Je suis dans le Tombeau des Roys d'Ecosse ?

M. STUART.

Il n'est rien de plus vray.

D. RICCIO.

J'ay si peu senty le bien que cela m'a fait , que vous

m'en apprenez maintenant la premiere nouvelle. O mon Lut , faut-il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un Royaume !

M. S T Ü A R T.

Tu te plains ! Songe que ma mort a esté mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. R I C C I O.

O ! vous estiez née dans une condition sujette à de grands revers ; mais moy , j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'a-voit mis dans la meilleure

situation du monde ; point de Bien , beaucoup d'obscurité , un peu de voix seulement, & de génie pour jouër du Lut.

M. STÜART.

T'on Lut te tient toujourns au cœur. Hé-bien , tu as eu un méchant moment ; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables ? Qu'eusses-tu fait , si tu n'eusses jamais esté que Musicien ? Tu te serois bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

2. P.

V

D. R I C C I O.

J'eusse cherché mon bonheur dans moy-mesme.

M. S T Ü A R T.

Va , tu es fou. Tu t'es gâté depuis ta mort , par des réflexions oisives , ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui font icy. C'est bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-mesmes.

D. R I C C I O,

Il ne leur manque que d'en estre persuadez. Un

Poëte de mon Pais a décrit un Château enchanté , où des Amans & des Amantes se cherchent fans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquiétude , se rencontrent à chaque moment , & ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la mesme nature sur le bonheur des Hommes ; il est dans leurs propres pensées , mais ils n'en sçavent rien ; il se présente mille fois à eux , & ils le vont chercher bien loin.

M. S T Ü A R T.

Laisse-là le jargon, & les chimères des Philosophes. Lors que rien ne contribuë à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'estre par nostre raison?

D. R I C C I O.

Le bonheur mériteroit pourtant, bien qu'on prist cette peine-là.

M. S T Ü A R T.

On la prenoit inutile-

ment , il ne ſçauroit ſ'accorder avec elle ; on ceſſe d'eſtre heureux ſi-toſt que l'on ſent l'effort que l'on fait pour l'eſtre. Si quelqu'un ſentoit les parties de ſon corps travailler pour ſ'entretenir dans une bonne diſpoſition , croiriez-vous qu'il ſe portast bien ? Moy , je tiendrois qu'il ſeroit malade. Le bonheur eſt comme la ſanté , il faut qu'il ſoit dans les Hommes, ſans qu'ils l'y mettent ; & ſ'il y a un bonheur que la raiſon produiſe , il reſſem-

ble à ces fantez qui ne se
soutiennent qu'à force de
remedes , & qui sont tou-
jours tres-foibles , & tres-
incertaines.





DIALOGUE IV.

LE TROISIÈME
FAUX DEMETRIUS,
DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Païs
du Nort , presque aussi-
bien que vous. J'ay passé
une bonne partie de ma vie
à philosopher en Hollande,
& enfin j'ay esté mourir en
Suède , Philosophe encore
plus que jamais.

LE FAUX DEMETRIUS.

Je voy par le Plan que vous me faites de vostre vie , qu'elle a esté bien douce ; elle n'a esté occupée que par la Philosophie, il s'en faut bien que je n'aye vécu si tranquillement.

DESCARTES.

C'a'esté vostre faute. Dequoy vous avifiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moscovie , & de vous servir dans ce dessein des moyens , dont vous servistes ? Vous entreprenez

prenez de vous faire passer pour le Prince Demétrius, à qui le Trône appartient, & vous avez déjà devant vos yeux l'exemple de deux Faux Demétrius, qui ayant pris ce nom l'un après l'autre, ont esté reconnus pour ce qu'ils estoient, & ont péry malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle ; il n'y avoit pas d'apparence que celle-là, qui estoit déjà usée, dust réussir.

2. P.

X

LE FAUX DEMETRIUS.

Entre-nous, les Moscovites ne sont pas des Peuples bien raffinez. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu sçache sur quoy cela est fondé.

DESCARTES.

Encore ne sont-ils pas si fots, que de se laisser duper par trois faux Démetrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençastes à vous donner la dignité de Prince, ils disoient presque tous, d'un

air de dédain, *Quoy ! est-il encore question de voir des Demétrius ?*

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laissay pourtant pas de me faire un party considérable. Le nom de Demétrius estoit aimé, on couroit toujourns après ce nom. Vous sçavez ce que c'est que le Peuple.

DESCARTES.

Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Demétrius, ne vous faisoit-il point de peur ?

X ij

LE FAUX DEMETRIUS.

Il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit estre le vray Demétrius , pour oser paroistre après ce qui estoit arrivé aux deux autres ? C'estoit encore assez de hardiesse, quelque vray Demétrius qu'on fust.

DESCARTES.

Mais quand vous eussiez esté le premier qui eussiez pris ce nom , comment aviez-vous le front de le prendre , sans estre assuré de le pouvoir soutenir par

des preuves tres-vray-semblables ?

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous, qui me faites tant de questions , & qui estes si difficile à contenter , comment osiez - vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle , où toutes les veritez , inconnuës jusqu'alors , devoient estre renfermées ?

DES GARTES.

J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes , pour me pouvoir flatter qu'elles estoient vrayes,

X iij

& assez nouvelles , pour pouvoir faire une Secte à part.

LE FAUX DEMETRIUS.

Et n'estiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes , qui avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres , n'avoient pas laissé d'estre reconnus à la fin pour de mauvais Philosophes ? On vous en nommeroit un nombre prodigieux , & vous ne me sçauriez nommer que deux Faux Demétrius , qui a-

voient esté avant moy. Je n'estois que le troisiéme dans mon espece, qui eust entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiez pas le milliéme dans la vôstre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DESCARTES.

Vous sçaviez bien que vous n'estiez pas le Prince Demétrius; mais moy, je n'ay publié que ce que j'ay crû vray, & je ne l'ay pas crû sans apparence. Je ne suis revenu de la Philoso-

phie, que depuis que je suis icy.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'importe, vostre bonne-foy n'empeschoit pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse pour assurer hautement que vous aviez enfin decouvert la verité. On a déjà esté trompé par tant d'autres qui l'assuroient aussi, que quand il se présente de nouveaux Philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix : *Quoy, est-il encore question de Philosophes, & de Philosophie ?*

On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des Philosophes, il se découvre de temps en temps quelques petites veritez peu importantes, mais qui amusent; pour ce qui regarde le fond de la Philosophie; j'avoüe que cela n'avance guere. Je croy aussi que l'on trouve quelquefois la verité sur des Articles considérables, mais le malheur est qu'on ne sçait pas qu'on l'ait trouvée; car la Philosophie (je

250 DIALOGUES

croy qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain Jeu que font les Enfans , où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandez , court après les autres. S'il en attrape quelqu'un , il est obligé de le nommer , autrement il faut qu'il lâche sa prise , & recommence à courir. Il n'est pas que nous autres Philosophes , quoy que nous ayons les yeux bien bandez, nous n'attrapions quelquefois la verité ; mais quoy ? Nous ne luy pou-

vons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, & de ce moment-là, elle nous échape.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

DESCARTES.

Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour

les choses dont ils font une fois entestez. Chacun croit que ce qui a esté refusé à tous les autres, luy est réservé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philosophes, qui se vanteront de détruire toutes les erreurs, qui auront regné pendant trente mille; & il y aura des Gens qui croiront, qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DEMETRIUS.

Quoy ! c'estoit hazarder infiniment que de vouloir

tromper les Moscovites pour la troisiéme fois ; & à vouloir tromper tous les Hommes pour la trente-milliéme fois , il n'y aura rien à hazarder ? Ils sont donc encore plus dupes que des Moscovites ?

DESCARTES.

Oüy , sur le Chapitre de la verité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'estoient du nom de Demétrius.

LE FAUX DEMETRIUS.

Si j'avois à recommencer , je ne voudrois point

estre faux Demétrius, je me ferois Philosophe ; mais si on venoit à se dégoûter de la Philosophie, & à desespérer de pouvoir découvrir la vérité ? Car je craindrois toujours cela.

DESCARTES.

Vous aviez bien plus de sujet de craindre quand vous estiez Prince. Croyez que les Hommes ne se décourageront point ; ce seroit grand' pitié qu'ils pussent tomber dans ce desespoir. Puis que les Modernes ne découvrent pas la vérité

plus que les anciens, il est bien juste qu'ils ayent au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agreable, quoy que vaine. Si la verité n'est dûë ny aux uns, ny aux autres, du moins la mesme erreur leur est dûë.





DIALOGUE V.

LA DUCHESSE
DE VALENTINOIS.

ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire vostre bonheur.
S. Valier vostre Pere fait
un crime exprés, à ce qu'il
semble, pour faire vostre
fortune. Il est condamné
à perdre la teste, vous allez
demander sa grace au Roy;
estre jolie, & demander

des graces à un jeune Prince, c'est s'engager à en faire, & aussitost vous voilà Maîtresse de François I.

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aye eu en cela, est d'estre entrée dans la galanterie par une aussi belle Porte, que celle de l'amour d'une Fille pour son Pere. Mon goust pouvoit aisément estre caché sous un prétexte si favorable.

A. DE BOULEN.

Mais vostre goust se déclara bientôt par les sui-

a. P.

Y

tes , car vos galanteries durèrent plus longtems que le péril de vostre Pere.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour , toute l'importance est dans les commencemens. Le monde sçait bien , que qui fait un pas , en fera davantage ; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flate que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la Fortune m'offrit , & que je ne passeray pas dans l'Histoire , pour n'a-

voir esté que médiocrement habile. On a admiré que le Connestable de Montmorency eust esté le Ministre & le Favory de trois Roys ; mais j'ay esté la Maîtresse de deux, & je prétens que c'est d'avantage.

A. DE BOULEN.

Je n'ay garde de disconvenir de vostre habilité, mais je croy que la mienne l'a surpassée. Vous vous estes fait aimer longtemps, mais je me suis fait épouser. Un Roy vous rend des

Y ij

soins , tant qu'il a le cœur touché ; cela ne luy couste rien. S'il vous fait Reyne, ce n'est qu'à l'extremité , & quand il est au desespoir.

LA DUCHESSE.

Mais la passion d'un Amant a toujours besoin d'estre entretenüe ; & un Mariage qui est une fois fait , ne donne plus de peine. Il est aisé d'irriter l'Amour , quand on ne le satisfait pas ; & fort mal-aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin

vous n'aviez qu'à refuser
 toujours avec la mesme se-
 verité, & il falloit que j'ac-
 cordasse toujours avec de
 nouveaux agrémens.

A. DE BOULEN.

Puis que vous me pressez
 si fort par vos raisons, il
 faut que j'ajoute à ce que
 j'ay dit, que si je me suis
 fait épouser, ce n'est pas
 pour avoir eu beaucoup de
 vertu.

LA DUCHESSE.

Et moy, si je me suis fait
 aimer tres - constamment,

ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOULEN.

Je vous diray donc encore , que je n'avois ny vertu , ny réputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois déjà compris , car j'eusse compté la réputation pour la vertu mesme.

A. DE BOULEN.

Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages , des infidélitez que vous

fistes à vostre Amant , & qui , selon toutes les apparences , furent secretes. Elles ne peuvent servir à relever vostre gloire. Mais quand je commençay à estre aimée du Roy d'Angleterre , le Public qui estoit instruit de mes aventures , ne me garda point le secret , & cependant je triomphay de la Renommée.

LA DUCHESSE.

Je vous prouverois peut-estre , si je voulois , que j'ay esté infidelle à Henry II.

avec assez peu de mystere, pour m'en pouvoir faire honneur ; mais je ne veux pas m'arrester sur ce point-là. Le manque de fidelité se peut ou cacher , ou reparer ; mais comment cacher , comment reparer le manque de jeunesse ? J'en suis pourtant venuë à bout. J'estois coquette , & je me faisois adorer ; ce n'est rien, mais j'estois âgée. Vous, vous estes jeune , & vous vous laissastes couper la teste. Toute Grand' Mere que j'estois , je ne me la fusse

fusse pas laissé couper.

A. DE BOULEN.

J'avouë que c'est là la
tache de ma vie, n'en par-
lons point. Je ne puis me
rendre sur vostre âge mes-
me, qui est vostre fort. Il
estoit assurément moins
difficile à déguiser, que la
conduite que j'avois eüe.
Je devois avoir bien trou-
blé la raison de celuy qui
se résolvoit à me prendre
pour sa Femme; mais il suf-
fisoit que vous eussiez pré-
venu en vostre faveur, &

2. P.

Z

accoutumé peu-à-peu aux changemens de vôtre beauté ; les yeux de celuy qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUCHESSE.

Vous ne connoissez pas bien les Hommes. Quand on paroist aimable à leurs yeux , on paroist à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse mesme , quoy qu'on ne soit rien moins ; la difficulté n'est que de paroître aimable à leurs yeux, aussi long - temps qu'on voudroit.

A. DE BOULEN.

Vous m'avez convaincuë, je vous cede ; mais du moins que je sçache de vous par quel secret vous reparastes vostre âge. Je suis morte, & vous pouvez me l'apprendre, sans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne-foy, je ne le sçay pas moy-mesme. On fait presque touûjours les grandes choses sans, sçavoir comment on les fait, & on est tout surpris qu'on les a faites. Demandez à

Z ij

César comment il se rendit le maistre du monde , peut-estre ne vous répondra-t-il pas aisément.

A. DE BOULEN.

La comparaïson est glorieuse.

LA DUCHESSE.

Elle est juste. Pour estre aimée à mon âge , j'ay eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux , c'est qu'aux Gens qui ont exécuté d'aussi grandes choses que luy & moy , on ne manque point de leur

DES MORTS. 269
attribuer apres coup , des
desseins & des secrets in-
faillibles , & de leur faire
beaucoup plus d'honneur
qu'ils ne méritoient.



Z iij



DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ,
MONTEZUME.

F. CORTEZ.

A Voüez la verité. Vous
estiez bien grossiers,
vous autres Américains,
quand vous preniez les Es-
pagnols pour des Hommes
descendus de la Sphère du
feu , parce qu'ils avoient
du Canon ; & quand leurs
Navires vous paroissoient

DES MORTS. 271
de grands Oiseaux qui vo-
loient sur la Mer.

MONTÉZUME.

J'en tombe d'accord,
Mais je veux vous deman-
der si c'estoit un Peuple
poly que les Athéniens?

F. CORTÉZ.

Comment? Ce sont eux
qui ont enseigné la politef-
se au reste des Hommes.

MONTÉZUME.

Et que dites-vous de la
maniere dont se sert le
Tyran Pisistrate, pour ren-
trer dans la Citadelle d'A-

Z iiij

thènes , d'où il avoit esté chassé ? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve ? (car on dit que Minerve estoit la Déesse qui protégeoit Athènes.) Ne monta-t-il pas sur un Chariot avec cette Déesse de sa façon , qui traversa toute la Ville avec luy , en le tenant par la main , & en criant aux Athéniens ; *Voicy Pisistrate que je vous amene , & que je vous ordonne de recevoir ;* & ce Peuple si habile & si spirituel , ne se soumit-il pas au Tyran pour plaire à

Minerve , qui s'en estoit expliquée de sa propre bouche ?

F. C O R T E Z.

Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens ?

M O N T E Z U M E.

Depuis que je suis icy, je me suis mis à étudier l'Histoire , par les conversations que j'ay euës avec diférens Morts. Mais enfin , vous conviendrez que les Athéniens estoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais veu de

Navires , ny de Canons ; mais ils avoient veu des Femmes ; & quand Pisistrate entreprit de les reduire sous son obcissance, par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime , que vous ne nous en marquastes en nous subjuguant avec vôtre Artillerie.

F. CORTEZ.

Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris , la multitude entraîne les Gens

DES MORTS. 275
de bon sens. Que vous di-
ray-je ? Il se joint encore
à cela des circonstances
qu'on ne peut pas deviner,
& qu'on ne manqueroit
peut-estre pas , quand on
les verroit.

MONTZUME.

Mais a-ce esté par sur-
prise que les Grecs ont crû
dans tous les temps que la
Science de l'avenir estoit
contenuë dans un trou
souterrain ; d'où elle sor-
toit par exhalaisons ? Et par
quel artifice leur avoit-on
persuadé que quand la

Lune estoit éclipsée , ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement , par un bruit effroyable ; & pourquoy n'y avoit - il qu'un petit nombre de Gens qui osassent se dire à l'oreille , qu'elle estoit obscurcie par l'ombre de la terre ? Je ne dis rien des Romains , & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouissances , & de ces Poulets sacrez , dont l'appétit decidoit de tout dans la Capitale du Monde. Enfin re-

prochez-moy une sottise de nos Peuples d'Amérique, je vais vous en fournir une plus grande qui sera de vos Contrées, & mesme je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grèques, ou Romaines.

F. C O R T E Z.

Avec ces sottises-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée,

MONTEZUME.

Nous estions bien heureux d'ignorer qu'il y eust des Sciences au Monde; nous n'eussions peut-estre pas eu assez de raison pour nous empescher d'estre sçavans. On n'est pas toujours capable de suivre l'exemple de ces Grecs, qui apporteroient tant de soins à se préserver de la contagion des Sciences de leurs Voisins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en passer plus admirables peut-estre

que les Arts mesme de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires , quand on sçait écrire ; mais nous ne sçavons point écrire , & nous faisons des Histoires. On peut faire des Ponts, quand on sçait bâtir dans l'eau ; mais la difficulté est de n'y sçavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu ; je veux dire , par exemple , des Pierres pro-

digieuses, qu'ils ne concevoient pas qu'on eust pû élever sans machines, aussi haut qu'elles estoient éleyées. Que dites-vous à tout cela ? Il me semble que jusqu'à - présent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. CORTEZ.

Ils sont assez prouvez par tout ce qui peut distinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité regne parmy nous, la force, & la violence n'y

ont point de lieu ; toutes les puissances y sont moderées par la justice , toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes ; & mesme voyez à quel point nous sommes scrupuleux , nous n'allâmes porter la guerre dans vostre País , qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenoit , & décidé cette question pour nous.

MONTZUME.

Sans-doute, c'estoit traiter des Barbares avec plus

282 DIALOGUES

d'égard qu'ils ne meritoient ; mais je croy que vous estes civils & justes les uns avec les autres, comme vous estiez scrupuleux avec nous. Qui osteroit à l'Europe ses formalitez , la rendroit bien semblable à l'Amerique. La civilité mesure tous vos pas , dicte toutes vos paroles , embarasse tous vos discours , & gêne toutes vos actions ; mais elle ne touche point à vos sentimens ; & toute la justice qui devroit se trouver dans

vos desseins , ne se trouve que dans vos prétextes.

F. C O R T E Z.

Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Héritier qui perd un Parent , & gagne beaucoup de bien , prend un Habit noir. Est-il bien affligé ? Non , apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas , il blefferoit la raison.

M O N T E Z U M E.

J'entens ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmy

A a ij

vous , mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont ; que les Héritiers , par exemple , devroient regretter leurs Parens ; ils reçoivent cette protestation , & pour luy en donner Acte , ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a , & que vous ne luy laissez pas exercer ; & vous ne faites pas , mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. C O R T E Z.

N'est-ce pas beaucoup ?
La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devoit estre.

M O N T E Z U M E.

Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé icy, se souvenoient de leur origine. Ils s'estoient établis dans la Toscane, País barbare selon eux, & peu-à-

peu ils en avoient si bien pris les coûtumes , qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je-ne-sçay quel déplaisir d'estre devenus Barbares ; & tous les ans , à certain jour , ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec leurs anciennes Loix , qu'ils ne suivoient plus , & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient , & puis se séparoient. Au sortir de là , ils reprenoient gayement la maniere de vivre du País. Il estoit question chez eux

des Loix Gréques , comme chez vous de la raison. Ils sçavoient que ces Loix estoient au monde , ils en faisoient mention , mais légèrement , & sans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque sorte ; mais pour la raison que vous avez abandonnée , vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître , & de la mépriser.

F. CORTEZ.

Du moins, c'est estre plus

288 DIALOGUES

en état de la suivre , que de la connoître mieux.

MONTZUME.

Et nous ne vous cedons que par cet endroit ? Ah ! que n'avions-nous des Vaisseaux pour aller découvrir vos Terres , & que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir , que vous en eustes de conquérir les nostres.

F I N.



